3 MAI 1952

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 342 - 100 FRANCS

Illinois U Libra: y

ABBAYE DE AINTE-CROIX ÉLÈBRE SON UATORZIÈME ENTENAIRE

mportantes manifes-ons viennent de nmémorer à Poitiers 14e centenaire de bbaye bénédictine de inte-Croix. Fondée par e reine de France, nte Radegonde, femme Clotaire, l'abbaye de inte-Croix, sur laquelle trouvera dans ce méro un important ortage, eut à sa tête rant cette longue riode de quatorze cles des femmes émi-ntes par leurs vertus, r piété et leurs alités administratives. ns le nombre, Flan-ne de Nassau, fille Taciturne, qui gou-rna la communauté de 04 à 1640. La tradition ut que ce soit sous s traits que sainte degonde soit repré-ntée dans le tableau e nous reproduisons.

"TOURISTES...

...QUI VISITEREZ LA CORSE PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA **BALAGNE**

ILE ROUSSE ET CALVI

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES

LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE**

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

8me ANNÉE — NUMÉRO 342

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

3 MAI 1952

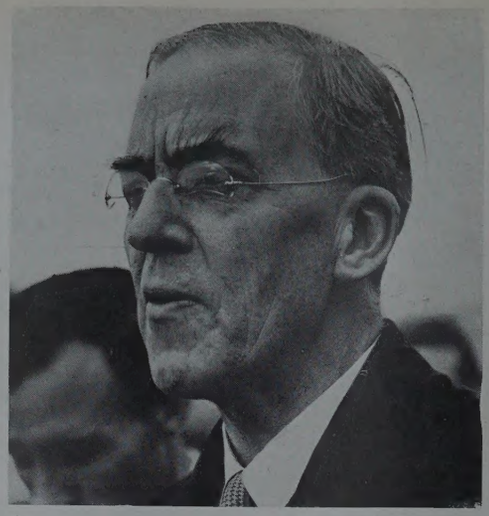
UN DOCUMENT APRÈS LA RÉVOLUTION BOLIVIENNE

Au sortir d'une sanglante semaine révolutionnaire le calme paraît régner de nouveau en Bolivie. Le chef du « Mouvement national révolutionnaire », le docteur Victor Paz Estenssoro, que le général Perón avait accueilli à Buenos-Aires durant son exil, a regagné La Paz à bord d'un avion militaire. On le voit, ci-dessus, répondant, le bras levé, aux acclamations de la foule en délire, avant d'aller prêter serment comme président de la République. Son premier acte a été d'annoncer la création d'une commission chargée d'étudier la nationalisation des trois puissantes exploitations des mines d'étain : Patino, Aramayo, Hochschield, et de confirmer comme ministre des Mines et du Pétrole Juan Lechin, le leader des mineurs syndicalistes. Mais en même temps le nouveau chef de l'Etat s'est efforcé de rassurer les capitaux étrangers soucieux de s'investir dans les entreprises boliviennes en s'engageant à respecter les obligations internationales de son pays.

Photographie A. P. transmise par radio.

ACTUALITÉS MONDIALES D

WINDSOR. La reine Elizabeth a passé en revue les grenadiers de la garde, dont elle ne sera plus colonel. Elle a pris, en effet, pour son 26e anniversaire, le grade de colonel en chef de tous les régiments de la garde.

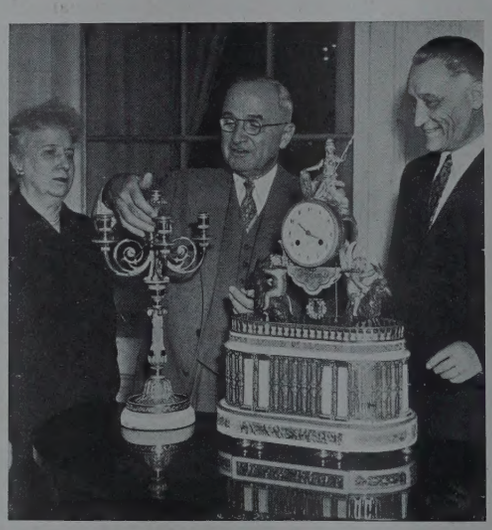


VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

SIR STAFFORD CRIPPS a succombé en Suisse à une douloureuse maladie osseuse. Aristocrate de naissance, devenu l'un des leaders du Labour Party, il avait comme chancelier de l'Echiquier imposé une politique d'austérité à laquelle l'Angleterre est redevable pour une large part de son redressement.

SAIGON. A son arrivée en Indochine M. Letour s'adresse aux populations vietnamiennes, entouré g. à dr.) de M. Tran Van Huu, du général Salan général Chassin et du gouverneur général Ga

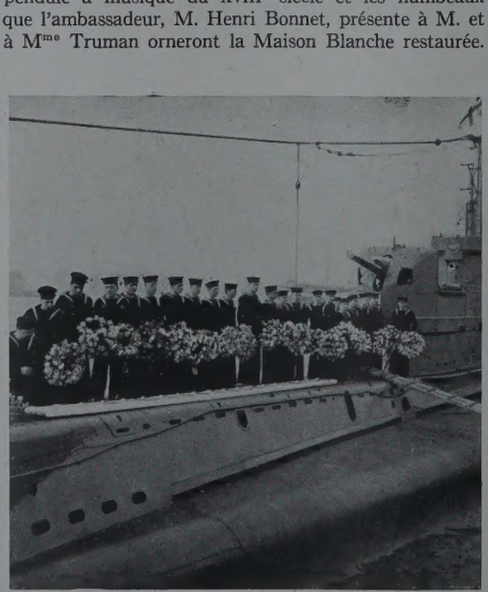
CHAMONIX. Une pause chez les athlètes français et belges qui préparent les prochaines olympiades : ses compagnons chronomètrent le temps pendant lequel Guillier conservera la position de l' « arbre droit ».



WASHINGTON. Choisis par M. Vincent Auriol, la pendule à musique du XVIIIe siècle et les flambeaux que l'ambassadeur, M. Henri Bonnet, présente à M. et à Mme Truman orneront la Maison Blanche restaurée.

PARIS. Renouant une vieille tradition, S. M. le Gras a parcouru les environs des abattoirs de Villette, escorté par les élèves de l'Ecole d boucherie portant les blasons de la corpora

AMMAN. Poursuivant son voyage d'amitié dans les capitales musulmanes, M. Martin Artajo, ministre espagnol des A. E., a décoré le roi Talal de Jordanie (à gauche), à qui il remet un portrait du général Franco.



PORTSMOUTH. La *Royal Navy* a rendu un solennel hommage aux 75 marins disparus voilà un an dans la Manche avec le submersible *Affray*, en immergeant des couronnes mortuaires sur le lieu de la catastrophe.

PARIS. Le secrétaire général du N. A. T. O., Ismay, a installé ses bureaux au palais de Cha Après s'être entretenu avec le général Eisenh il rend visite à M. Pinay, président du Co

A SEMAINE

AYE. La princesse Irène de Hollande est une e intrépide et, à l'exemple du prince Bernhardt, re, une cavalière accomplie. La voici participant épreuve de jumping entre Grebbeberg et Anham.

-BENNING est l'un des centres où sont formés lèbres « Rangers » de l'armée américaine. Le accidenté des Apalaches contribue à faire de ntraînement l'un des plus pénibles du monde.

SON, théâtre de la plus grave des révoltes qui coué les prisons des Etats-Unis, a retrouvé la les autorités du Michigan ayant accepté les ions mises par les mutins à leur reddition.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

On vient de rééditer l'excellent petit ouvrage dans lequel Léon Binet explique, avec une concision lucide, *Comment l'organisme se défend*, contre le froid, le chaud, la peur, la soif, la faim, etc. Ce livre qui a, naturellement, une signification physiologique et, accessoirement, sans que son auteur l'ait manifesté, une portée morale et politique à cette heure du monde, ce livre que l'on devrait faire lire à tous ceux qui ont pour devoir de rétablir l'équilibre national et international, ce livre fait partie d'une excellente collection intitulée « Que sais-je ? » A feuilleter le catalogue de cette collection, qui comporte déjà plus de cinq cents titres, on serait tenté de modifier l'enseigne illustre et de dire : « Que ne sais-je point ? » L'esprit, s'il manifeste de la curiosité, se trouve saisi d'angoisse devant la prodigieuse complexité du savoir humain, de ce savoir dont, pourtant, nous rencontrons partout les limites. A peine de vivre dans ce monde clos qu'on appelle une spécialité, l'homme désireux de lire sa position sur la carte de l'univers et de comprendre où les courants et les tourbillons l'emportent doit consulter presque chaque jour tel ou tel ouvrage bien fait et propre à le renseigner sur les activités et les œuvres des chercheurs d'hier et d'aujourd'hui, sur les aventures de ces grandes intelligences qui, du fond de leur retraite ou de leur laboratoire, bouleversent parfois les comportements et jusqu'aux destinées de l'espèce.

Les savants de mon jeune temps n'étaient pas trop enclins à traduire leur pensée dans la langue de tout le monde, exception faite pour les Pasteur ou les Claude Bernard, qui sont de grands écrivains en même temps que de grands savants, et dont la science demeure dans l'orbe des vérités humaines. Par la suite, de très bons esprits, comprenant le danger d'un ésotérisme encore plus abstrus que celui du moyen âge, ont fait un admirable effort pour nous donner à comprendre l'essentiel de leur pensée. Nous pouvons, à cet égard, dédier une pieuse gratitude à des hommes tels que Charles Nicolle, Maurice de Broglie, Louis de Broglie, pour ne citer que ces trois-là.

Des écrivains de haute culture s'appliquent désormais à des travaux de synthèse. Jean Rostand, moraliste insigne, est, depuis longtemps, comparable à un ambassadeur des biologistes au sein de sociétés cultivées dont tous les membres sont ordinairement pris par les travaux de leur fonction, de leur charge ou de leur spécialité. Luc Durtain, poète, auteur dramatique, essayiste, romancier et médecin, vient d'accomplir une œuvre exemplaire en publiant, sous le titre : *les Grandes Figures de la science française*, un livre où l'on trouvera des études concises et claires sur vingt-cinq de nos plus grands savants, d'Ambroise Paré à Louis de Broglie — ce dernier a d'ailleurs accepté d'écrire lui-même la préface de l'ouvrage. En ces jours d'inquiétude et même d'amertume, le livre de Durtain apporte du réconfort à qui le lit. Il est intéressant comme pourrait l'être un recueil de contes merveilleux ; il manifeste une culture surprenante par son étendue et sa variété.

★

Bien que, pour la composition de son ouvrage, Luc Durtain ait dû souvent se référer aux recherches et aux écrits d'illustres étrangers, il a bien fait de s'en tenir, dans ce livre, à l'éloge de nos grands Français, qu'il n'a d'ailleurs pas convoqués tous, on s'en doute. A cette heure de l'histoire, il est bon, il est nécessaire de montrer que la France, éprouvée, ruinée, reste une des patries de l'invention, une nation initiatrice.

Luc Durtain, en quelques mots, dans sa préface, montre aussi que le peuple français n'a pas toujours et même pas souvent aidé ceux qui devaient contribuer à sa gloire. La plupart ont vécu et travaillé dans une pauvreté de moyens qui ressemblait au dénuement. *Le Centre de la recherche scientifique*, ne l'oublions pas, est une création de la Troisième République.

Je fais des vœux pour que le livre de Luc Durtain soit traduit dans toutes les langues du monde civilisé. Ne prononçons pas ici l'affreux mot de propagande. Il n'est question que de justice.

APRÈS LA VINGT-SEPTIÈME EXPLOSION...

L'ONCLE SAM S'ACCOUTUME A LA BOMBE ATOMIQUE

Le 22 avril 1952, à 9 heures (heure du Pacifique), la vingt-septième bombe atomique américaine explosait, à 1.000 mètres au-dessus du désert du Nevada, au lieu dit Yucca Flat, ancien lac salé brûlé par le soleil, à quelque 120 kilomètres au nord de Las Vegas.

De leur observatoire, situé à 16 kilomètres de la cible (une série de cercles concentriques tracés à la peinture blanche), les journalistes suivaient des yeux, à 9.000 mètres dans le ciel bleu, l'arrivée de la superforteresse B. 50 chargée de la bombe. Au signal donné ils chaussèrent leurs lunettes spéciales, tournèrent le dos à l'objectif et attendirent, un peu crispés, l'explosion, dont le souffle, même à cette distance, restait capable de jeter bas un homme non prévenu.

Puis, faisant demi-tour, ils assistèrent à la monstrueuse floraison, désormais classique, du champignon atomique... Certes, et bien qu'on soit maintenant quelque peu blasé dans ce domaine, la vingt-septième explosion atomique n'était pas exactement semblable aux autres du point de vue technique.

Mais la vedette de cette mise en scène à grand spectacle n'était pas l'atome ni les personnalités civiles et militaires conviées à y assister : c'était John Doe, l'Américain moyen, le citoyen anonyme des Etats-Unis, à qui son gouvernement démontrait, par les moyens de publicité les plus modernes, que la guerre atomique, si elle éclate, ne sera pas un échange de coups de boutoir terrifiants contre lesquels n'existe aucune parade.

Il n'est sans doute pas exagéré de souligner que le véritable but de la vingt-septième bombe n'était pas essentiellement d'ordre militaire, mais psychologique et même politique.

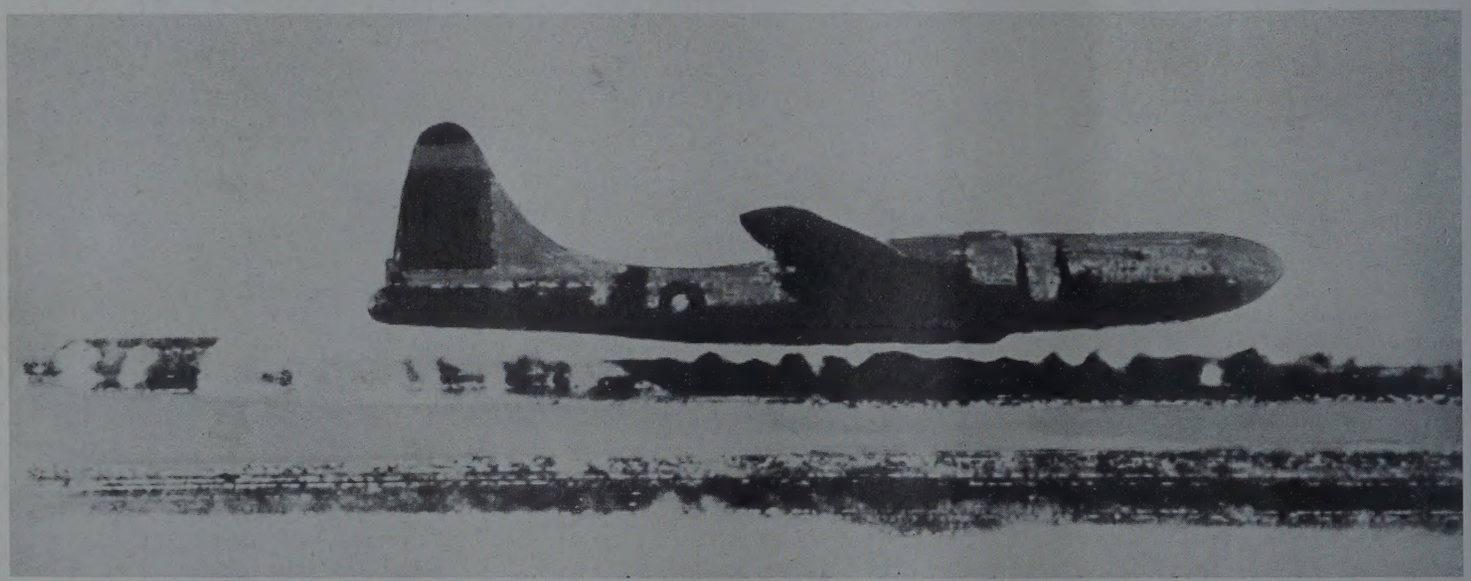
QUAND JOHN DOE AVAIT PEUR...

Gordon Dean, président de la Commission de l'énergie atomique américaine, avait donné, avant l'expérience, des précisions utiles :

« En 1946, disait-il, la plupart des gens pensaient que les armes atomiques étaient des armes stratégiques. Il était bien porté, à l'époque, de tenir pour acquis le fait qu'une douzaine de ces bombes, judicieusement placées, pourraient mettre hors de combat n'importe laquelle des grandes puissances du monde. Cette conception a été, depuis lors, revisée de façon plutôt radicale. On considère aujourd'hui les armes atomiques comme des armes tactiques aussi bien que stratégiques. Ce qui veut dire qu'on les considère comme des armes pouvant être employées par des forces militaires, sur le champ de bataille, contre d'autres forces militaires. Cette optique signifie que le jour n'est pas proche où prendront fin la recherche et la fabrication de différents types d'armes atomiques. »

Et certes, c'est bien de l'emploi « tactique » des armes atomiques qu'il était question le 22 avril dernier à Yucca Flat. Mais en 1946 John Doe ne se posait pas en termes académiques la question de l'emploi « stratégique » ou « tactique » de l'énergie libérée par l'atome. Il avait peur, tout simplement, comme en témoigne entre autres un petit opuscule publié à cette époque aux Etats-Unis et intitulé précisément : *J'ai peur...*

En 1947 une autre brochure paraissait, publiée par l' « Association de politique étrangère » américaine. On y passait en revue les problèmes posés aux Etats-Unis par la découverte de la bombe atomique, et un petit tableau illustré exposait à John Doe *les choix qui s'imposent à nous.*



La superforteresse historique qui lança la bombe lors de la première expérience de juillet 1946 a Bikini. L'appareil utilisé pour la dernière explosion, celle du 22 avril — dont on voit en page de droite le « champignon » — est plus moderne : le B. 50.

— La bombe était la vingt-septième utilisée par les États-Unis.

— La plus puissante, à l'exception de celle d'Eniwetok.

— La première à exploser à 1.000 mètres d'altitude (quarante-deux secondes après avoir été larguée).

— La première à exploser à proximité de « cobayes » humains : 1.500 militaires (parmi lesquels des officiers supérieurs et généraux) protégés par de simples tranchées à moins de 6 kilomètres de la cible.

— La première dont l'explosion fut suivie, à une heure quarante d'intervalle, d'un largage de parachutistes chargés d'occuper l'objectif « atomisé ».

— Et... la première à exploser pratiquement « en public ».

La superforteresse d'où a été larguée la bombe atomique, lors de l'expérience du 22 avril, est du type B.50. Cet appareil, dont le premier a été livré à l'U. S. Air Force par les usines Boeing de Seattle (État de Washington) le 13 novembre 1949, a normalement un équipage de onze membres.

Ses caractéristiques sont :

Envergure	43 mètres
Longueur	30 mètres
Poids à vide	36 tonnes
Poids en charge	75 tonnes
Vitesse maximum	640 km.-h.
Vitesse de croisière	480 km.-h.
Plafond d'utilisation	10.000 mètres
Rayon d'action en charge	9.600 kilomètres

Le premier dessin représentait l'Oncle Sam, la barbiche en bataille, semant à tous vents sur des villes en ruine, peuplées d'habitants affolés, des bombes atomiques symbolisées par de petits engins à ailettes : *Nous pouvons,* disait la légende, *survivre par la conquête atomique du monde pendant que nous avons encore le monopole de la bombe.*

Sur le deuxième dessin l'Oncle Sam, casqué, était tapi dans un trou d'homme. Inquiet, il scrutait le ciel : *Ou survivre,* expliquait la légende, *en creusant des abris souterrains et en construisant un énorme réseau contre les fusées.*

L'effrayante bombe atomique était réduite à l'impuissance, sur le troisième dessin, derrière les barreaux d'une cage, devant laquelle l'Oncle Sam, jovial, posait une main fraternelle sur l'épaule de ses voisins, nations pacifiques comme lui : *Ou survivre par un contrôle international rendant impossible la guerre atomique.*

REGARDER SANS CILLER LE SOLEIL ATOMIQUE

Depuis l'édition de ces brochures (à caractère quasi officiel) bien des choses ont changé. La première option, si elle continue de répugner à John Doe, ne lui apparaît même plus comme possible : le monopole atomique des Etats-Unis n'existe plus depuis qu'on a signalé des explosions en U. R. S. S. Le contrôle international ? On sait ce qu'en vaut l'aune... Restent les abris.

Il ne saurait, bien entendu, être question de lâcher une bombe atomique sur la maison de John Doe pour lui démontrer qu'on pourrait peut-être survivre parmi les ruines, à condition de creuser d'avance une tranchée dans son jardin. Mais il importe de lui faire connaître aussi exactement que possible les effets des bombes atomiques, partant de la conviction qu'un être raisonnable n'a vraiment peur que de l'inconnu. D'où les deux cents journalistes, radio-reporters et opérateurs de télévision chargés de transmettre à tous les John Doe d'Amérique un compte rendu visuel, auditif et écrit d'une explosion « tactique ». Outre les considérations militaires, ce qui caractérise l'explosion de la vingt-septième bombe américaine, c'est qu'elle avait pour observateur principal le peuple souverain.

John Kerigan, l'un des deux cents journalistes présents, écrivait le jour même :

« Que dire, si l'on ne veut pas répéter la même chose que les confrères ? Il faut dire que l'événement, ce sont eux et vous : vous assistez à un événement que seul un pays décidé à maintenir la paix peut vous permettre de contempler. Les Soviets ont fait exploser jusqu'ici trois bombes atomiques, et les Russes l'ont appris par la radio des pays libres, d'après les rapports fournis par... le président des Etats-Unis. »

« Ce test a lieu en public, disait Gordon Dean lui-même, pour que la population de notre pays soit en mesure de vivre désormais de façon plus réaliste face aux conditions d'existence de l'époque où nous sommes. »

En d'autres termes, la vingt-septième bombe atomique a explosé devant les yeux de John Doe parce qu'on l'estimait assez mûr maintenant pour regarder sans ciller le « soleil » atomique.

GORDON DEAN S'INSTALLE AUX COMMANDES

Cette « maturité » n'a pas été acquise sans effort. Et il a d'abord fallu que s'installât aux leviers de commande de la Commission de l'énergie atomique un homme en qui John Doe eût confiance. Il ne convient pas

de rouvrir ici une polémique désormais close, mais de rappeler combien les derniers mois où David Lilienthal fut en fonction avaient été mouvementés. La Commission de l'énergie atomique avait été créée, en date du 31 décembre 1946, par l'*Atomic Energy Act : pour appliquer la politique adoptée par le peuple des Etats-Unis, compte tenu en toutes circonstances de la nécessité primordiale d'assurer la défense et la sécurité communes, viser à diriger les recherches et l'utilisation de l'énergie atomique, dans toute la mesure du possible, vers l'amélioration du bien-être général, l'élévation du niveau de vie, le renforcement de la libre concurrence entre les entreprises privées et l'établissement de la paix mondiale.*

Dans la pratique, au moins les premiers temps, John Doe voyait surtout dans l'arme atomique une garantie de sécurité, et l'on doit à la vérité d'ajouter qu'il lui déplaisait de voir cette arme confiée à un compatriote d'origine étrangère. Il voulait se reconnaître en la personne du président de la Commission, et David Lilienthal n'était pas, à son sens, *the right man*. Entré à la Commission, à titre d'abord temporaire, en mars 1949, puis titularisé, Gordon Dean allait en devenir président le 11 juillet 1950, malgré quelques réticences d'une partie de l'opinion et des milieux parlementaires. Son passé répondait de lui aux yeux de John Doe.

Voilà un homme qui avait quarante-cinq ans lors de sa prise de fonctions, portait des lunettes sans monture et coiffait avec élégance des cheveux clairsemés. Il fumait, comme tout le monde, son paquet de cigarettes par jour et déclarait n'avoir qu'une passion modérée pour les *cocktail-parties*. Voilà un homme (religion baptiste) bon démocrate, bon époux et bon père : John Doe soi-même, mais un John Doe d'une intelligence supérieure.

Fils de pasteur, descendant d'émigrants installés aux Etats-Unis avant la guerre de l'Indépendance : l'aristocratie la plus solide de cette démocratie jalouse de ses traditions. Une carrière d'avocat brillante, jalonnée par des travaux sur la répression du gangstérisme et nuancée d'une pointe de libéralisme de bon aloi : n'avait-il pas fait condamner un *sheriff* de l'Arkansas pour avoir « favorisé le maintien de Noirs en esclavage » ?

Bref, l'homme de la situation. Il n'avait, certes, aucune connaissance des problèmes atomiques, mais il passa plusieurs mois à approfondir la question, trait de caractère bien fait pour lui valoir la sympathie de John Doe.

Si bien qu'en moins de deux ans Gordon Dean et ses collaborateurs ont estimé que le moment était venu de prendre John Doe à témoin, de le mettre enfin face à cette arme effrayante pour qu'il pût se tenir à lui-même à peu près ce langage :

— Oui, si elle explosait en ville, elle ferait 500.000 morts. Mais si c'est une arme terrible, ce n'est jamais qu'une arme de guerre, et la guerre, de toute façon, n'est pas drôle. Alors...

JOHN DOE EST « DANS LE COUP »

Alors John Doe a tourné le bouton de son poste de télévision, en même temps que des millions de ses concitoyens. Et il a pensé derechef à ses petites affaires. Mais quelque chose a dû changer en lui si l'expérience de Yucca Flat a réussi. Il a vu des parachutistes « occuper » l'objectif sur lequel avait explosé, cent minutes plus tôt exactement, la bombe atomique la plus puissante qui soit. Il a pu se féliciter que son pays disposât d'armes aussi efficaces pour sa défense et s'inquiéter des contre-attaques possibles d'un ennemi éventuel. Mais il regardera désormais les réalités de notre époque en face, comme le lui demandait avant l'expérience Gordon Dean en personne. Maintenant qu'on l'a pris à témoin, John Doe est « dans le coup ». Il est dans la situation sans ambiguïté du bleu à qui son adjudant vient de montrer une mitrailleuse et comment elle crache sa rafale. Le bleu s'en va tout de suite après prendre un verre en espérant qu'il n'aura jamais besoin de s'en servir. Mais il est solidaire, à compter de cet instant, de son adjudant et de tous ceux à qui on fournit, pour les mêmes raisons, une mitrailleuse du même modèle.

Yucca Flat, 22 avril 1952 ?

Une séance d'instruction militaire moderne à l'usage de toute une nation. Et une date dans l'histoire des Etats-Unis, car elle eût été impossible avant Gordon Dean, quand John Doe n'était pas encore assez mûr pour manipuler les armes à feu...

Claude Yelnick.

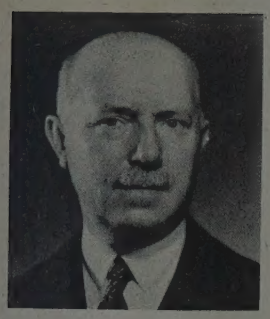
De g. a dr. : M. Gordon Dean, président de la Commission de l'énergie atomique, et ses prédécesseurs, MM. Pike et Lilienthal.

Descendu de l'hélicoptère d'ou il dirigea les derniers exercices, le général Swing confie ses impressions a un journaliste.

POUR UNE POLITIQUE FRANÇAISE DE L'ÉNERGIE

PAR ALBERT CAQUOT

président de l'Académie des sciences et président du Comité pour l'équipement énergétique français.



Comme chaque Français le sait, notre situation géologique est médiocre en ce qui concerne les possibilités d'énergie sous forme de charbon. Pour soutenir la comparaison avec les nations voisines et pour revenir à une position économique satisfaisante il faut que nous compensions cette déficience par l'amélioration de notre équipement hydraulique, qui, lui, au contraire, nous place dans une situation favorable. D'autre part, l'évolution mondiale en ce qui concerne les combustibles, charbon ou pétrole, est telle que, dans un avenir relativement proche, dans un très petit nombre de générations, ces éléments seront tellement précieux pour la vie de l'homme qu'ils ne pourront être consacrés à la production d'énergie, celle-ci pouvant disposer de beaucoup d'autres ressources plus puissantes.

Dans la génération actuelle le relèvement de la France est instamment lié à l'accroissement de la production hydraulique, qui est à notre portée et qui est disponible en quantités actuellement surabondantes non seulement sur notre territoire, mais plus encore dans toute l'Union française, où de magnifiques installations pourront naître dans de prochains avenirs. La baisse des prix, qui suit normalement une voie continue, comme nous l'avons vu avant 1914 lorsque la monnaie était stable, suppose que le prix de revient de l'énergie va en diminuant. Or il ne peut en être ainsi qu'à partir d'éléments constitués en équipements antérieurs et qui fournissent gratuitement l'énergie dont la nation a besoin.

Dès à présent le prix de revient du kilowatt-heure provenant des usines hydrauliques est beaucoup plus bas que celui produit dans les usines thermiques, et cela en dépit des grands progrès qui ont été réalisés dans ces dernières années sur la consommation des machines thermiques. C'est que la France est un pays importateur et que tout kilo de charbon consommé dans ses usines est compensé obligatoirement par du charbon d'importation, qui revient à un prix unitaire extrêmement élevé. C'est donc ce prix unitaire, dont la valeur est du reste chiffrée en dollars, qui intervient dans la comparaison des divers modes de production.

Les magnifiques résultats obtenus dans ces dernières années, avec des moyens très insuffisants eu égard aux possibilités de relèvement de notre pays, nous permettent d'envisager la réalisation presque immédiate de grands ensembles, comme le canal d'Alsace. Celui-ci, qui correspond comme importance à un grand gisement charbonnier, se trouve placé au centre de puissantes industries, et il peut assurer en même temps un très important trafic à la navigation. Enfin son prix de revient apparaîtra comme extrêmement bas si le travail est prévu dans son ensemble pour toutes les usines qui restent à construire jusqu'à Strasbourg. Simultanément l'aménagement du Rhône pourrait être terminé entre Lyon et la mer. Il s'agit là de sources d'énergie assez régulières pour que les très puissantes usines thermiques installées ou en voie de construction suffisent à la régularisation totale.

Le calcul montre que dans l'état actuel des ressources d'énergie en France 75 % au moins de celles-ci devraient être fournies par l'équipement hydraulique et 25 %, par l'équipement thermique.

Les deux réalisations du Rhin et du Rhône devraient être poursuivies simultanément avec la création de grands réservoirs régulateurs, comme celui qui va être terminé à Tignes.

L'équipement hydraulique du pays doit être un aménagement d'ensemble et non un élément de circonstance locale tel que peuvent le concevoir les intérêts particuliers. Lorsqu'il s'agit de faits nationaux on peut, en effet, se permettre des réalisations beaucoup plus puissantes et plus économiques. Un premier exemple, à une échelle déjà intéressante, est donné par l'aménagement de l'Isère-Arc, qui permet d'utiliser les eaux d'une région avec une efficacité beaucoup plus grande en les dérivant vers le point le plus bas voisin, quelle que soit la vallée à laquelle elles appartiennent.

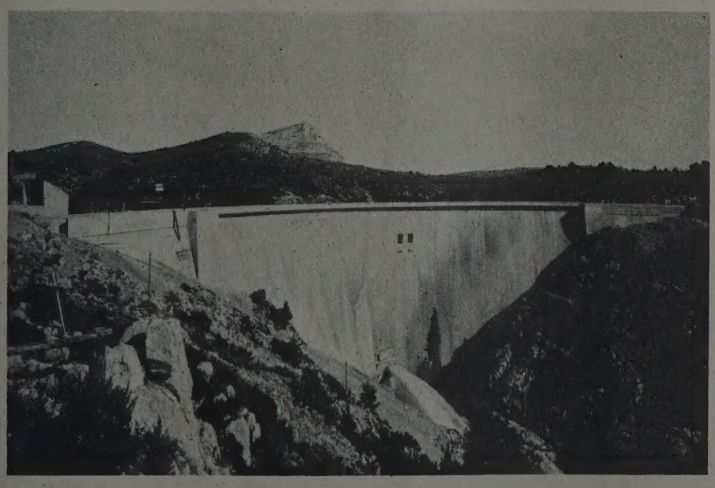
L'aménagement Isère-Arc se présente donc comme l'un des éléments normaux de l'utilisation des forces hydrauliques de demain, forces hydrauliques régularisées, qui permettront du reste, par les réserves, d'améliorer le plus souvent à la fois les deux vallées sur lesquelles se porte l'aménagement.

Ce sont ces réservoirs qui sont les organes de souplesse nécessaires pour satisfaire à tous les besoins, quel que soit le rythme de la production.

L'équipement des hautes vallées alpines, comme à Roselend ou à Serre-Ponçon, dans le bassin de la Durance, permet également des réalisations très prochaines avec une haute efficacité. En procédant ainsi, par grands ensembles, sans interruption, la France disposera de moyens qui seront à l'échelle et à un niveau de prix égaux à ceux de ses deux grandes voisines, l'Allemagne et l'Angleterre. Il est indispensable que ces éléments soient réalisés pour que les salaires français puissent atteindre le niveau que nous désirons tous et surtout pour que la France puisse se remettre à épargner en construisant ces millions de logements sans lesquels la famille française ne peut conserver sa dignité.

La haute mission de l'Electricité de France résulte de ces besoins et de son action sur l'ensemble de la nation.

L'IRRIGATION EN PROVENCE



Haut de 87 mètres et long de 260 mètres, le barrage Rigaud, inauguré près d'Aix-en-Provence au pied du massif de Sainte-Victoire, permettra d'irriguer 7.000 hectares tout en alimentant en eau soixante communes des Bouches-du-Rhone et du Var.

M. C. Laurens, ministre de l'Agriculture, coupe le cordon aux cotés de M. Martinaud-Deplat, Garde des sceaux. A g., MM. Félix Gouin et Leenhardt ; a dr., MM. Payra, préfet, Touren, président du Conseil général, et Causse, adjoint au maire de Marseille.

GRÂCE A UN TUNNEL DE 12 KILOMÈTRES
UNE RIVIÈRE VA TRAVERSER LA MONTAGNE POUR SE JETER D'UNE HAUTEUR DE 150 MÈTRES DANS SON PROPRE AFFLUENT

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL CLAUDE THOMAS

DANS deux ans la rivière *Isère, ayant quitté son lit à hauteur de Notre-Dame-de-Briançon, ira se jeter, près d'Aiguebelle, dans l'Arc, son* affluent, *après avoir traversé, sous quelque 2.000 mètres de rocher, le massif du mont Bellachat. La basse Tarentaise, jusqu'à Albertville, puis la combe de Savoie ne verront plus couler qu'un cours d'eau ralenti, au faible débit, alimenté presque exclusivement par leurs bassins versants. L' « eau de Tignes » — comme on dit ici — coulera directement, en droite ligne, d'Aigueblanche à Aiguebelle, empruntant le tunnel foré à son intention par les hydro-électriciens et fournissant ainsi chaque année 450 millions de kilowatts-heure supplémentaires.*

Pour ce « bon tour » joué aux géographes les techniciens n'auront pas ménagé leur peine. Six années d'un travail difficile, souvent dangereux, la recherche de solutions hardies à des problèmes nouveaux, une véritable lutte menée contre la montagne, qui réagit brutalement à l'entreprise des « hommes du tunnel », auront été nécessaires pour transformer en une réalité ce qui n'était encore il y a cinq ans qu'un modeste pointillé sur un schéma de l'E. D. F.

A LA RECHERCHE D'UNE « VUE GÉNÉRALE »

LA photographie est ici impuissante : la « vue générale », indispensable pour traduire l'impression d'ensemble, est interdite. Il faudrait pour l'obtenir survoler à 5.000 ou 6.000 mètres le mont Bellachat et, surtout, percer l'écran de brumes et de fumées qui cache les deux vallées voisines. Du bord de l'Isère à la sortie de Notre-Dame-de-Briançon on aperçoit tout juste, en levant la tête, un petit trou noir à flanc de montagne, d'où s'étend jusqu'à la rivière un large triangle blanc formé par des centaines de milliers de mètres cubes de pierre sortis du tunnel. C'est l'entrée de la « fenêtre amont », point de départ non du souterrain, mais du chantier. En effet pour gagner encore quelques dizaines de mètres de chute on est allé chercher l'Isère près de 5 kilomètres en amont. Pour atteindre le barrage de prise d'eau il faut traverser à nouveau Notre-Dame-de-Briançon, dépasser Aigueblanche, où à la sortie d'un étroit défilé sont campés les deux batardeaux qui protègent le chantier initial. Il faut même remonter jusqu'à Moutiers, où la retenue atteindra, aux Echelles d'Annibal, le confluent du Doron de Bozel. Cette retenue aura à la prise d'eau la hauteur modeste de 20 mètres, qui représente le maximum au delà duquel Moutiers serait noyé dans sa cuvette.

Captée en amont d'Aigueblanche, l'Isère passera successivement dans une conduite en béton armé de 2.549 mètres puis une conduite métallique de 863 mètres avant d'entrer dans un premier souterrain, parallèle à la vallée, de 2.105 mètres. Arrivée à hauteur de Notre-Dame-de-Briançon, elle obliquera à l'ouest pour franchir la montagne. Ainsi la cote de 471 mètres du barrage sera respectée, à quelques mètres près, tout au long d'un parcours de 16.245 mètres, assurant avant la restitution dans l'Arc une chute brute de 152 mètres.

Il faudrait enfin contourner la montagne elle-même pour retrouver à la sortie aval du tunnel la centrale souterraine et le canal de fuite, dans la vallée d'Aiguebelle. Pour donner une première idée d'ensemble il ne nous reste guère que des chiffres : 500.000 mètres cubes de terrassements extérieurs, 700.000 mètres cubes en souterrain, 230.000 mètres cubes de béton, 5.000 tonnes d'acier ; 16 kilomètres de dérivation, dont près de 12 doivent être creusés d'une traite dans la montagne ; 100 mètres cubes-seconde de débit ; puissance disponible : 120.000 kilowatts ; puissance installée : 144.000 KVA ; production moyenne : 450 millions de kWh.

Pénétrons maintenant dans le souterrain avec l'un des « postes » qui se relaient jour et nuit à l'attaque du rocher.

Le barrage de prise d'eau est placé à la sortie des gorges de Seran, en amont d'Aigueblanche. Il formera une retenue de 20 mètres de haut, qui s'étendra jusqu'à la sortie de Moutiers. La prise d'eau s'effectuera, rive gauche, par deux souterrains menant à la conduite de béton armé, qui suivra l'Isère à flanc de coteau jusqu'à Bellecombe, où elle se transformera en un souterrain longitudinal allant jusqu'à la hauteur de Notre-Dame-de-Briançon, où commence le tunnel principal.

« Vous allez dans le trou ce matin ? On va vous habiller... » Bottes de caoutchouc, combinaison imperméable et casque « plastique » obligatoire... Amené par un petit tracteur jaune, le train de wagonnets semble emprunté à une fête foraine, avec ses bancs de bois sur lesquels les trente hommes de l'équipe viennent s'installer ; mais le fourgon, peint en vert, porte en énormes lettres blanches : « Explosifs. » Nous partons pour l'aval, c'est-à-dire en direction d'Aiguebelle, vers le centre de la montagne : une bonne demi-heure de voyage, coupée de nombreux arrêts aux aiguillages. La voûte régulièrement bétonnée fait place au rocher brut au fur et à mesure que la température s'élève : au « front de taille » on trouve près de 25 degrés. Entre deux coups de klakson du tracteur, quelques explications : « Ici on boulonne le rocher... » « Là on a dû poser des cintres. » De temps en temps nous recevons de la voûte une douche d'eau froide. Tout à coup une série de grondements fait vibrer l'air du souterrain. On s'arrête pour écouter : « Ce sont les tirs de réglage à l'amont. » Enfin on arrive à l' « avancement » : « le marinage est terminé », on est

Le souterrain a une section brute de 40 m. 10, qui est ramenée à 32 m. 40 après bétonnage. Sa longueur totale est de 12.663 mètres, auxquels il faut ajouter 2.549 mètres de conduite en béton armé, 100 mètres de conduite métallique, 933 mètres de tunnel cylindrique, 1.000 mètres de fenêtres et 217 mètres de canal de fuite... soit au total : 16.245 mètres de tunnels de diamètres divers.

en train de « poser le coupon ». Dans la pénombre, en pataugeant dans 20 centimètres d'eau, on passe en revue les engins de travail : l'énorme jumbo de 22 tonnes, dont les douze marteaux lourds, mus automatiquement, vont reprendre tout à l'heure l'attaque du front de taille ; les deux « pelles » Conway qui ramasseront le déblai après l'explosion des mines, la rame des wagonnets qui l'emporteront au fur et à mesure. La « boîte de tir » est encore à sa place, à quelque 100 mètres de l'avancement. Quant au « coupon » que l'on pose, il s'agit d'une nouvelle longueur de voie correspondant à l'avancement réalisé par l'équipe précédente, qui a déjà regagné le jour et doit être en ce moment à la cantine, ayant fini ses huit heures.

DOUBLE ATTAQUE A PLEINE SECTION

APRÈS cette première prise de contact on regagne la plate-forme à toute allure, malgré la pente, à bord du tracteur ruisselant, dans un vacarme infernal. Le moment est venu d'obtenir quelques explications, car ce tunnel-là n'est décidément « pas comme les autres ». Habituellement un souterrain de dérivation court le long de la montagne, c'est-à-dire qu'il est possible de l'attaquer à partir de multiples « fenêtres » transversales, comme ce fut le cas, par exemple, à Malgovert, quelque 50 kilomètres vers l'amont. Ici on traverse la montagne, et l'on n'a pas le choix : *il faut commencer à percer de chaque côté pour se retrouver au milieu,* soit 11 kilomètres sans fenêtres, quelles que soient les difficultés imprévisibles que l'on rencontrera en cours de route.

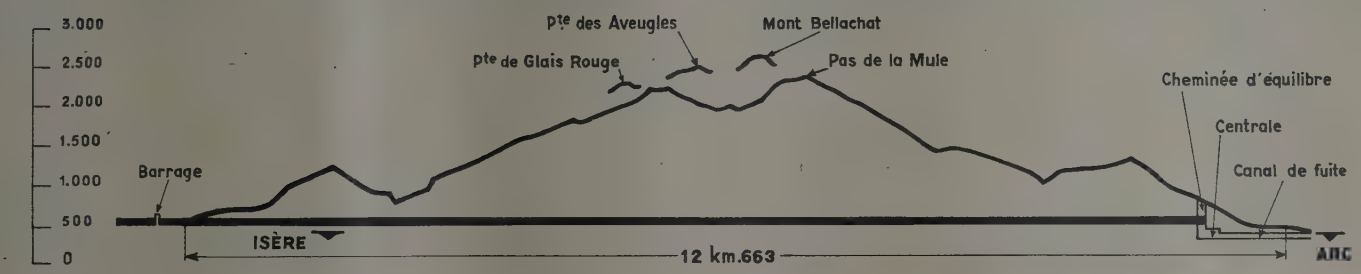
Il existe bien quelques tunnels routiers d'importance comparable, dira-t-on... à une différence près : le souterrain routier affecte la forme d'un dos d'âne, ce qui permet l'évacuation de l'eau de chaque côté par une pente naturelle. Ici la pente est régulière, et l'attaque amont a dû être effectuée en descente ; autrement dit, il faut constamment pomper, au fur et à mesure, l'eau qui s'introduit, à flots parfois, dans le tunnel en percement. L'installation permet d'évacuer 150 litres à la seconde.

Enfin, et c'est là sans doute la principale originalité de la méthode appliquée par l'entreprise André Borie, la double attaque du souterrain a été menée jusqu'à présent « à pleine section », et celle-ci est de 40 mètres carrés. Grâce à un matériel spécial, c'est un mur de 6 mètres de hauteur sur 6 m. 75 de largeur qui est arraché, à chaque opération, sur 3 à 4 mètres de profondeur. Avec pareil procédé, une équipe de trente hommes abat, en huit heures, de 120 à 200 tonnes de rochers, qui, à l'issue du marinage, vont grossir au pied de la plate-forme d'accès le tas de déblais.

C'est la première fois que cette méthode, appliquée couramment en Suède, est utilisée en France. Mais le mont Bellachat n'est pas constitué, malheureusement, du magnifique granit suédois, solide et homogène. De Notre-Dame-de-Briançon à Aiguebelle on rencontre un peu de tout : schistes, gneiss, granit amphibole, schistes verts, quartzites et cristallins,

LA CHUTE ISÈRE-ARC

AVEC LES TERMITES DE LA MONTAGNE



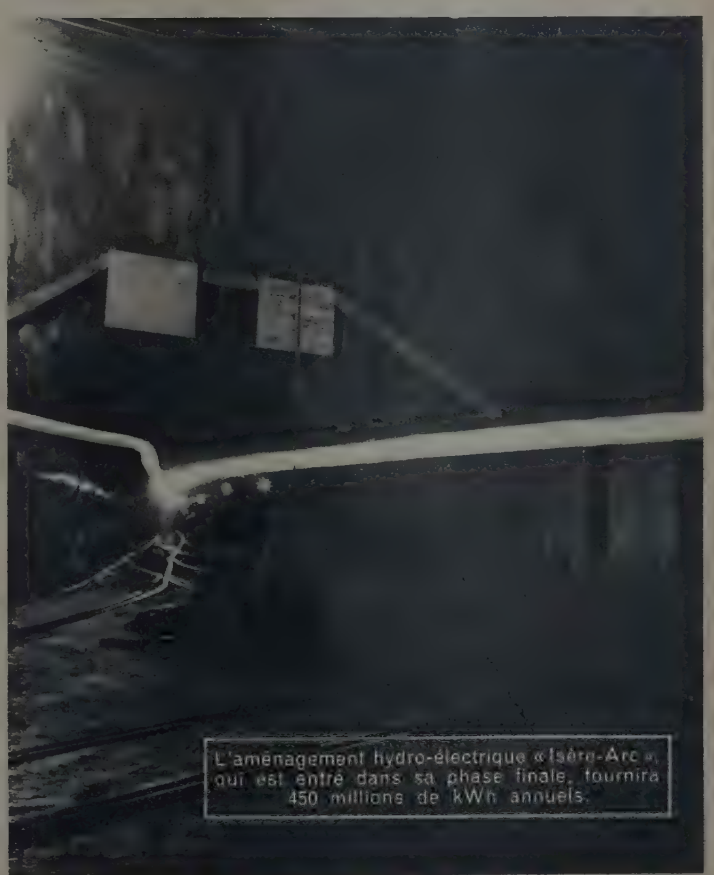
et au fur et à mesure que l'on approche du centre le poids de l'énorme masse de 2.000 mètres de hauteur tend à se refermer sur le tunnel : c'est la terrible « décompression » des roches. Bruquement, sans prévenir, le rocher éclate et obstrue le souterrain.

Du côté de l'aval on a dû sur plus d'un kilomètre revenir à la « petite section », c'est-à-dire percer un petit souterrain en l'agrandissant par abattages successifs, suivis de bétonnage. A l'amont, on a « tenu » le plus longtemps possible en « boulonnant » le rocher.

C'est là une opération particulièrement hardie. Elle consiste à forer la paroi partout où des blocs semblent menacer de se détacher et à introduire des « boulons » de 2 à 3 mètres de longueur, fendus à l'extrémité antérieure et munis d'un coin qui forme une « queue de carpe » lorsqu'on frappe la tête. Le souterrain est ainsi « épinglé » sur des centaines de mètres.

Malheureusement dans cette lutte constante le rocher est parfois le plus fort, et l'on sera peut-être tenu d'abandonner définitivement la « grande section » pour l'achèvement des 4 derniers kilomètres.

L'équipe de nuit se prépare à entrer dans le souterrain (à gauche). La pose des dernières mines sur le front de taille (à droite).



L'aménagement hydro-électrique « Isère-Arc », qui est entré dans sa phase finale, fournira 450 millions de kWh annuels.

L'équipement du tunnel amont comporte :
— 1 câble de 15.000 volts ;
— 4 compresseurs de 200 CV alimentant les 28 marteaux des 2 jumbos ; 1 compresseur de 250 CV et 2 autres de 127 pour le béton ;
— 3 ventilateurs de 180 CV débitant 12 mètres cubes-seconde par canalisation de 1 mètre de diamètre ;
— 2 pompes capables d'évacuer 150 litres d'eau à la seconde.

La centrale souterraine, à gauche, a la taille d'une cathédrale : 109 mètres de long, 30 mètres de large et 31 m. 60 de haut. Elle se décompose en deux « demi-usines », dont chacune est alimentée par un puits blindé vertical de 3 m. 70 de diamètre et de 117 mètres de hauteur. L'ensemble est surmonté par une cheminée d'équilibre de 51 mètres de haut et comprenant cinq chambres d'expansion de 40 mètres de long pour une section de 40 mètres carrés. D'abord souterrain, comme la centrale, le canal de fuite (ci-dessous) apparaît en surface au pied de la montagne avant d'aller rejoindre l'Arc.

HUIT CENTS HOMMES A L'ATTAQUE

L'AVANCEMENT des travaux témoigne des difficultés rencontrées. La première galerie de reconnaissance fut percée en janvier 1947 : elle sert aujourd'hui de dépôt d'explosifs. En août de la même année on construisait bureaux et cités, avant de faire exploser, le 29 novembre 1948, les premières mines à la fenêtre amont. Le 3 décembre on attaquait la pleine section. La fenêtre, de 900 mètres de longueur, achevée en 1950, le souterrain de Notre-Dame-de-Briançon, achevé en juin 1951, avait 2.200 mètres de longueur, tandis que l'attaque progressait à peu près également du côté d'Aiguebelle.

On entreprenait alors le percement du souterrain longitudinal, en direction d'Aigueblanche.

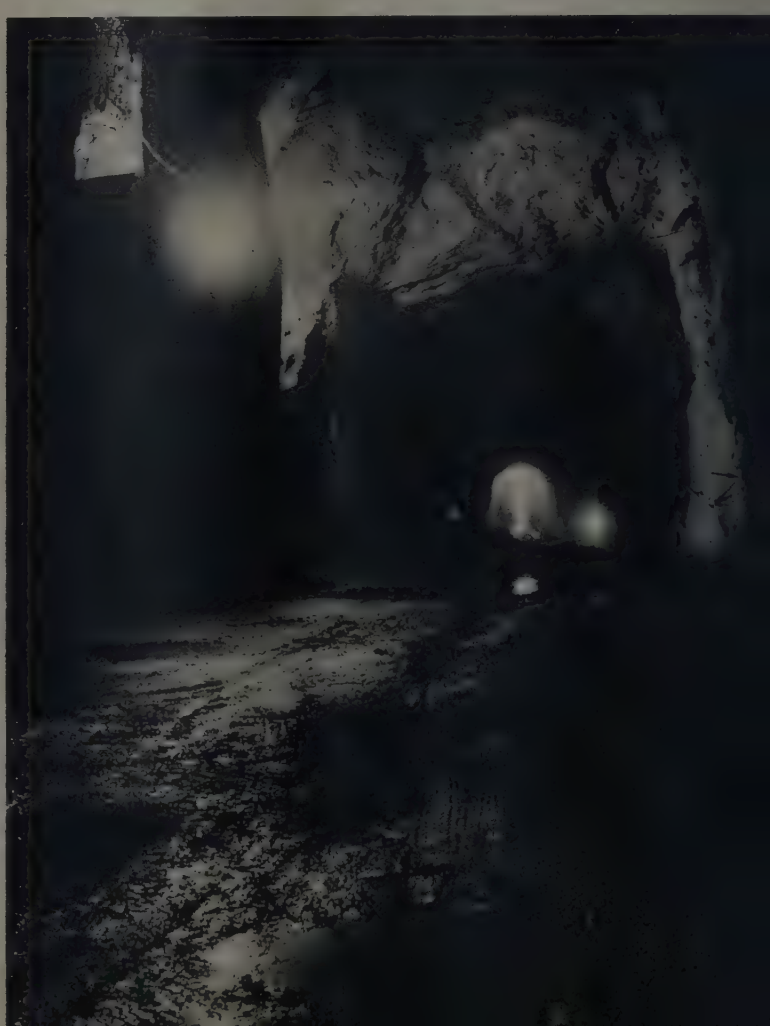
Aujourd'hui l'attaque amont a dépassé 5.000 mètres, l'attaque aval approche de 4.000. (Les 5.000 mètres de l'amont comprennent 4.100 mètres de tunnel, 900 mètres de fenêtres et 1.000 mètres de souterrain longitudinal.)

Il est toutefois impossible de dire exactement quand et où les hommes de Notre-Dame-de-Briançon rejoindront ceux d'Aiguebelle. L'avance varie en effet de 50 à 300 mètres par mois, suivant le terrain rencontré. Au cours de la meilleure période, de septembre à décembre 1950, 900 mètres ont été forés à l'amont, tandis que le dernier trimestre de l'année suivante s'est soldé par une avance de 345 mètres — dont moins de 40 mètres au cours du mois de novembre !

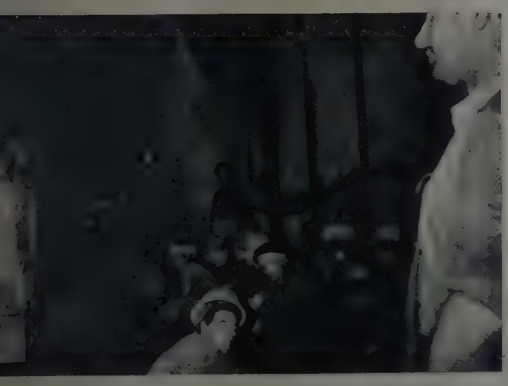
Pour le présent huit cents hommes poursuivent jour et nuit, à raison de trois postes par vingt-quatre heures, la percée de la montagne.

AVEC LE « POSTE DE NUIT »

NOUS sommes retournés le soir avec le « poste de nuit », qui pénètre chaque jour « dans le trou » à 22 heures pour en sortir à 6 heures du matin. Une demi-heure de route nous amène à « l'avancement ». Le lourd jumbo est toujours en place sur le front de taille, l'équipe que l'on vient relever n'ayant pas achevé le forage. Le temps de prendre place aux douze marteaux à air comprimé, et le vacarme reprend. L'eau qui gicle continuellement des marteaux transforme en boue jaunâtre la poussière de rocher. Un minuscule torrent coule le long de la paroi, quelques mètres derrière nous : les pompes d'évacuation travaillent à plein



ux pelles mécaniques jumelées assurent l'enlè-ent des déblais à une cadence accélérée.



régime... La ventilation aussi, assurée par un tuyau d'un mètre de diamètre. Il est près de minuit, le bruit cesse soudain : le dernier trou de mine a la profondeur voulue. Tandis que les spécialistes placent une à une les charges d'explosifs, le chef de l'équipe, qui commandera tout à l'heure le tir, me donne quelques explications : plus de soixante mines vont être ainsi placées dans le front de taille, selon une répartition soigneusement calculée. Au moment du tir elles partiront les unes après les autres, dans un ordre bien déterminé, pour assurer, par destructions successives, la chute du pan de rocher. Grâce à ce « schéma de tir » la voûte aura du premier coup la taille voulue ; des « tirs de réglage » viendront ensuite égaliser la forme de l'ensemble.

Bientôt, tandis que l'on bourre les dernières charges, quelques hommes viennent disposer des « anglaises » sur des blocs de rocher qui sortent de l'alignement et qui seront pulvérisés au moment où l'on tirera la volée. Le long des jambes l'eau a vite monté, car les pompes sont repliées vers l'arrière ainsi que le jumbo et tout l'équipement, éclairage compris... et nous nous retrouvons, à une centaine de mètres du front de taille, près d'une petite caisse de bois où sont placées les commandes.

On n'attend pas longtemps : « Prêt ? »

Une série de détonations, suivies d'ondes bleuâtres : les mineurs sont déjà en train d'ôter un casse-croûte de leur musette.

Depuis bientôt quatre années les « hommes d'Isère-Arc » sont aux prises avec la montagne. Dans un an ils doivent en avoir triomphé, mais cette victoire aura été acquise au prix d'une lutte de tous les instants contre la pierre et l'eau, qui ont semé des embûches tout au long du tunnel. A plusieurs reprises le rocher s'est refermé sur le souterrain, arrêtant pendant des jours ou des semaines l'avancement. La foudroyante « décompression » menace encore à tout moment le sort de l'équipe qui s'attaque au front de taille, et les spécialistes qui effectuent le boulonnage du rocher peuvent craindre, sans cesse, la chute d'une « plaque » de plusieurs tonnes. Quelles que soient les précautions prises on n'utilise pas non plus sans risque quelque 3 tonnes d'explosifs chaque jour ; et il arrive que le foret tombe sur un culot de mine non explosé... Malgré une ventilation exceptionnelle, les mineurs doivent travailler huit heures de rang par une température de 25 degrés qui s'accompagne d'une humidité atteignant parfois 80 %.

Sortis du souterrain, ces termites de la montagne mènent une vie de reclus, entre la cantine et les baraquements, avec pour rares distractions une promenade en montagne ou la séance de cinéma hebdomadaire. Ils sont en tout près d'un millier, répartis entre deux cités-champignons, de part et d'autre de la montagne. Une centaine n'ont pas hésité à venir avec leur famille s'installer dans les petites maisons « en dur » édifiées au bord de l'Isère ou de l'Arc.

Il reste à attendre que les ventilateurs aient aspiré vers la sortie les gaz brûlés, à remettre tout l'équipement en place, pelles Conway en tête, et l'on passe au « marinage ».

La volée a bien réussi, un tas de pierres de toutes dimensions s'appuie au nouveau front de taille... 3 mètres en avant. Les pelles automatiques chargent par-dessus leur cabine les wagonnets : l'équipe de nuit ne terminera pas le marinage des 200 tonnes éboulées, mais dès son départ celle du matin viendra la relever, chaque homme prenant la place de son prédécesseur, et son travail où il en est resté.

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA MONTAGNE

Le lendemain nous quittons Notre-Dame-de-Briançon pour Aiguebelle : le site est différent, mais le souterrain a le même aspect, vu de l'extérieur. L'entrée franchie, le profane ne s'y retrouve plus, la complication des voûtes, des puits, des passages fait penser à une correspondance du Métro où l'on aurait supprimé les flèches indicatrices. Ici, la cheminée d'équilibre ; là, le logement des vannes papillon ; plus loin, les puits des conduites forcées. On finit tout de même par comprendre que, 120 mètres au-dessous de nous, se trouve la future centrale, découpée elle aussi dans la montagne, et, quelques mètres plus bas encore, le canal de fuite en souterrain.

La visite de ce qui sera bientôt la centrale hydro-électrique de Randens est particulièrement impressionnante. De la vallée on s'enfonce dans un tunnel ouvert au pied de la montagne pour déboucher dans ce qui pourrait être une cathédrale en cours d'achèvement : la hauteur atteint celle d'une maison de douze étages, et les puissants projecteurs placés sous la voûte parviennent mal à éclairer le plancher percé d'énormes entonnoirs au fond desquels des camions de 5 tonnes ont l'air de jouets mécaniques. L'ensemble représente 52.000 mètres cubes de terrassements. Il abritera quatre turbines de 45.000 CV, quatre alternateurs de 36.000 KVA, deux groupes de trois transformateurs ainsi que des magasins et des ateliers.

En contre-bas, le canal de fuite remonte vers la surface par un tunnel de 7 mètres de diamètre, pour aller finalement rejoindre l'Arc dans sa vallée.

Nous voilà parvenus au bout du chantier. Dans un an le percement du grand souterrain de 11 km. 700 doit être réalisé. Après la pose du radier et les indispensables injections de ciment, il restera à fermer les vannes du barrage de retenue : l'Isère passera à travers la montagne, les turbines se mettront en marche, produisant les premiers kilowatts. La mise en eau, si tout marche bien, pourrait être effectuée au début de 1954. A ce moment la même eau recueillie précieusement dans le val de Tignes sera turbinée successivement avec Brévières à Malgovert et à Isère-Arc... en attendant l'aménagement prévu de la chute intermédiaire d'Aime-Moutiers.

La chute Isère-Arc est à peine terminée, mais on montre déjà, autre pointillé sur la carte, le futur tunnel Arc-Isère, qui, succédant à celui qu'on achève actuellement, ira aboutir à l'aval de Montmélian, coupant à nouveau le cours de la rivière sur une trentaine de kilomètres...

La journée du mineur se trouve résumée en ces trois clichés (de haut en bas) : le jumbo, le tir des mines, le repas en famille. Ci-dessus : une vue générale de la cité.

BONNARD.
« LES COMPTES DE LA JOURNÉE. »

AU PAVILLON DE MARSAN

LES COLLECTIONS PRIVÉES SONT PRÉSENTÉES EN PUBLIC

C'EST un plaisir de raffiné que procure cette anthologie de cinquante ans de peinture française. Une double sélection s'est exercée : celle des collectionneurs à qui ces toiles appartiennent et qui, en principe, ont sans doute acheté ce qu'ils trouvaient de meilleur ; et celle de la conservation du musée des Arts décoratifs, qui a puisé dans les collections avec un discernement, un tact, un goût dont on ne saurait trop faire l'éloge. Ce n'est pas toujours aussi facile que l'on pense. Il y a les amateurs qui ne veulent pas prêter et qu'il faut convaincre. Il y a aussi ceux qui veulent trop prêter et qui n'admettent guère que la toile qu'ils souhaiteraient mettre à l'honneur puisse faire double emploi ou, encore moins, qu'elle manque de qualité.

Les organisateurs ont su éviter ces pièges. On s'en aperçoit, par exemple, devant le remarquable ensemble de Derain, ce grand maître dont l'œuvre est inégale, ou devant celui de Picasso, représenté par douze tableaux fort caractéristiques de chacune de ses époques : un véritable comprimé historique.

La sévérité du choix a donc permis de composer des salles où il n'y a pas évidemment que des chefs-d'œuvre (où il y a même des lacunes assez graves), mais qui présentent un attrait rare pour quiconque s'intéresse à l'art contemporain. Nous y voyons des toiles célèbres dont la reproduction a déjà divulgué l'image et d'autres qui semblent avoir échappé pour la première fois, et pour notre bonheur, au secret plaisir de leurs possesseurs.

On ne peut que citer les rencontres les plus merveilleuses : ce petit Renoir si limpide et si tendre : un *Paysage de Louveciennes,* qui fait face au triple portrait de Degas : *la Duchesse de Montejasi et ses filles,* d'une sombre dignité toute sculpturale. Quatre Cézanne seulement, mais parmi les plus puissants. On goûtera l'accent discret, si personnel à son auteur, de *la Soupe,* de Vuillard ; l'ascension éblouissante de Bonnard est racontée en neuf tableaux.

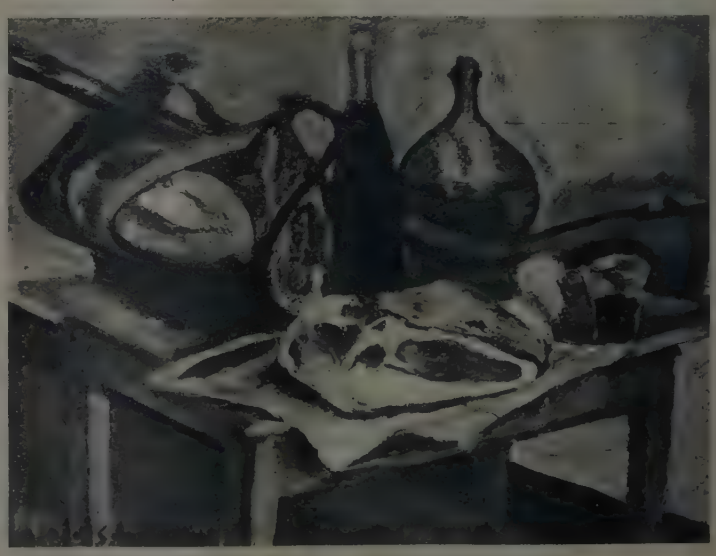
Marquet, Vlaminck, Rouault, Segonzac, Friesz, Dufy, La Fresnaye, Goerg nous mènent aux recherches du cubisme, à Braque, à Juan Gris — celui-ci, surtout, représenté d'excellente façon — à Matisse, à Picasso, dont on remarque l'étonnante *Femme à la corneille,* peinte en 1904. Le plus jeune des exposants est Brianchon — né juste au seuil du siècle — dont on peut voir une plage déjà ancienne, mais ravissante.

On n'a pas eu tort de réserver un secteur à la peinture naïve et à ses meilleurs représentants. Le mystérieux cortège d'éléphants du douanier Rousseau prend la tête de file de cette assemblée où figurent Séraphine, Bombois, Vivin, Bauchant et Peyronnet, peut-être le moins connu, qui compte avec une précision savoureuse les vaguelettes de la mer et les feuilles de la forêt.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

VLAMINCK. « LES BLÉS. »

SEGONZAC. « NATURE MORTE AU JAMBON. »



RENOIR. « Mlle GRIMPREL AUX RUBANS BLEUS. »

PICASSO. « NU DE DOS. »

MAILLOL. « JEUNE FILLE. »

BOUSSINGAULT. « FEMME SE COIFFANT. »

VUILLARD. « LA SOUPE. »

MANGUIN. « NATURE MORTE AUX TROIS ROUGETS. »

FONDÉE PAR SAINTE RADEGONDE, FEMME DE CLOTAIRE, VERS L'AN 552

FAIT UNIQUE : PAS UNE SEULE FOIS AU COURS DE CES 1.400 ANNÉES LES FILLES DE SAINTE RADEGONDE NE FIRENT CESSER LA LOUANGE DIVINE A LAQUELLE ELLES SONT CONSACRÉES

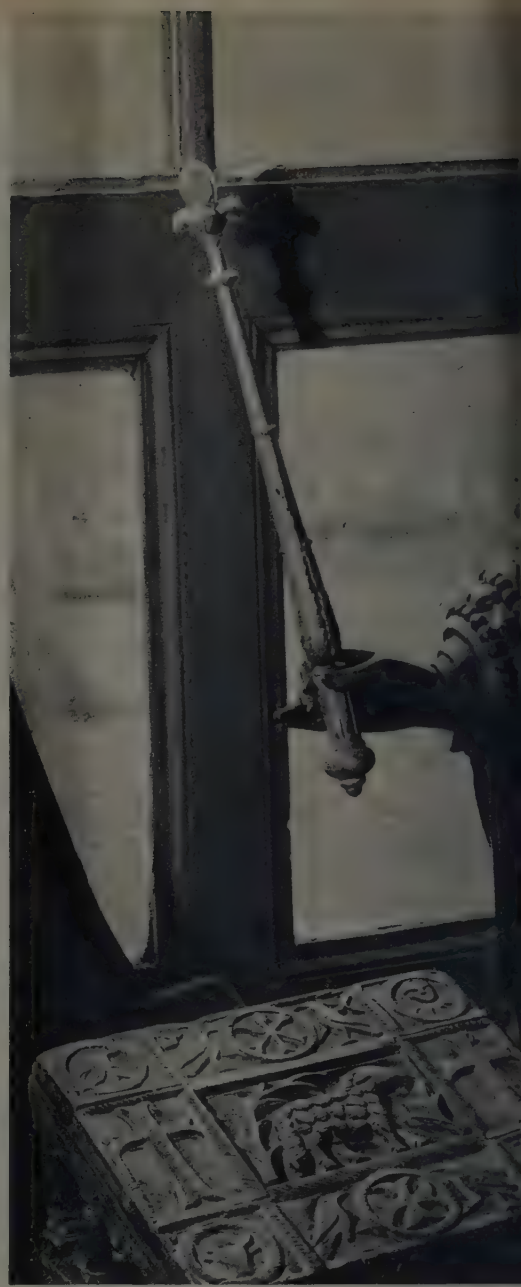
L'ABBAYE bénédictine de Sainte-Croix, qui célèbre aujourd'hui son quatorzième centenaire, occupe dans l'histoire de l'ordre de Saint-Benoît et dans l'histoire de l'Eglise une place à part. Pendant quatorze siècles, en effet, elle a poursuivi sa vie monastique sans aucune interruption. C'est là un fait sans doute unique. Cette longue histoire est évoquée au cours du triduum qui se déroule actuellement à Poitiers et que complètent plusieurs manifestations artistiques. En même temps se tiennent des journées d'études mérovingiennes, auxquelles participent d'éminents érudits français et étrangers. Le triduum s'est ouvert vendredi par une messe pontificale célébrée par Mgr Vion, coadjuteur de Mgr Mesguen, évêque de Poitiers, et s'achèvera demain dimanche 4 mai par une autre messe pontificale célébrée en présence de S. Exc. Mgr Roncalli, nonce apostolique, par S. Exc. Mgr Gaillard, archevêque de Tours. En demandant à celui-ci d'officier on a voulu rappeler les liens qui unissent la fondatrice du monastère poitevin, sainte Radegonde, à la Touraine. N'est-ce pas, en effet, à l'ombre de la basilique tourangelle de Saint-Martin que se réfugia, après le meurtre de son frère, l'épouse de Clotaire ?

DE nombreux prélats assistent à ces cérémonies, où Mgr Lefebvre, archevêque de Bourges, et Mgr Le Couëdic, évêque de Troyes, prennent la parole. Une journée entière du triduum, le samedi, est réservée aux représentants de l'ordre de Saint-Benoît, la messe étant dite par l'abbé de Solesmes, le Révérendissime Père dom Cozien, abbé de Ligugé, le Révérendissime Père dom Basset prêchant aux vêpres. Quant aux manifestations artistiques, elles s'ordonnent autour de la vie de sainte Radegonde, ranimée, entre autres, dans un « mistère » joué dans l'église même qui est placée sous son vocable, et dans un film en couleurs.

Le Brésil, qui porta tout d'abord le nom de « Terre de la Sainte-Croix », a délégué son ambassadeur à ces cérémonies ; le Luxembourg, dont la grande-duchesse a compté dans sa famille une des plus éminentes abbesses de Sainte-Croix, Flandrine de Nassau, a envoyé son ministre. Le gouvernement français est représenté par M. Duchet, ministre des P. T. T. (le quatorzième centenaire a d'ailleurs fourni l'occasion d'émettre un timbre spécial, ainsi qu'il est d'usage pour les grandes commémorations).

VOILA donc quatorze siècles que l'abbaye de Sainte-Croix fut fondée par une reine de France que l'Eglise devait élever sur les autels, Radegonde, épouse de Clotaire. Elle y vécut une trentaine d'années, entourée du respect de tous, ayant pour amis saint Fortunat et saint Grégoire de Tours. C'est elle qui obtint de l'empereur de Constantinople un fragment de la vraie Croix, auquel l'abbaye doit son nom. En 1519, après un interminable procès, le monastère, où l'on s'était au cours des années écarté quelque peu de la règle de vie en commun, fut réformé et doté de constitutions calquées sur celles de l'abbaye de Fontevrault. Cette réforme assura la continuité de la vie monastique bénédictine à Sainte-Croix.

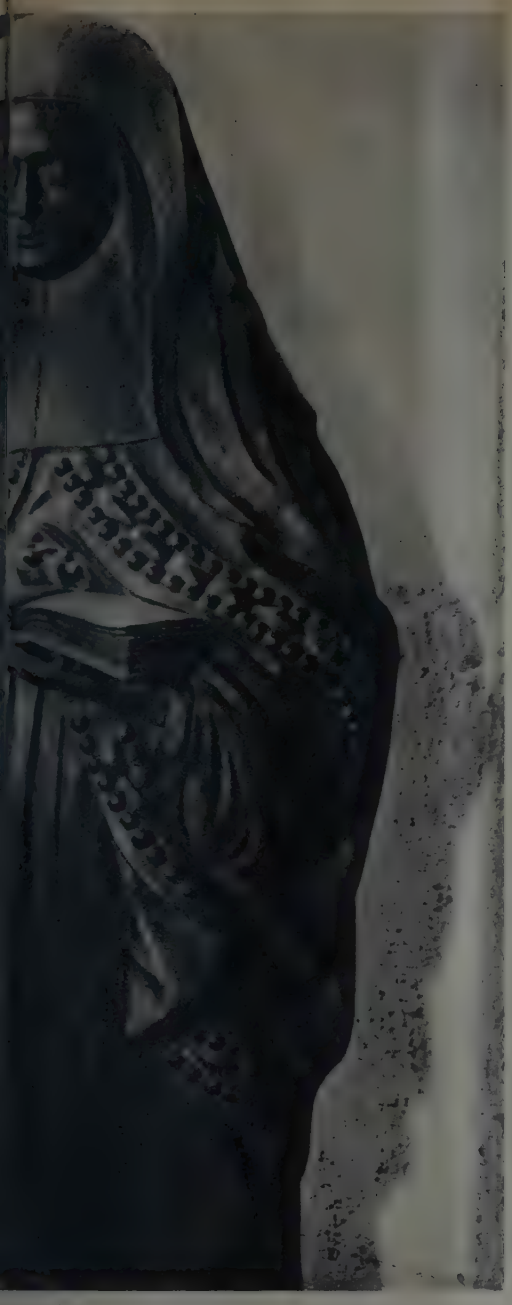
En vertu du concordat de 1520, l'abbesse était nommée par le roi. Au XVIe siècle comme au



STATUE EN BOIS DE SAINTE RADEGONDE ET LE PUPITR
DE LA SAINTE. CI-DESSOUS : FAÇADE DU MONASTÈR

LES DEUX STATUES CI-DESSOUS REPRÉSENTENT : CELLE DE GAUCHE, SAINTE SCHOLASTIQUE, ET CELLE DE DROITE, SAINT BENOIT. ELLES SONT DU XVIIe SIÈCLE ET DÉCORENT LE CHŒUR DE LA CHAPELLE.

L'ABBAYE BÉNÉDICTINE DE SAINTE-CROIX DE POITIERS FÊTE AUJOURD'HUI SON XIV[E] CENTENAIRE



ANE-ELISABETH DU ROUSSEAU DE FAYOLLE, QUI UVA LE MONASTÈRE PENDANT LA RÉVOLUTION.

CE TABLEAU DATANT DU XVII[E] SIÈCLE EST LA SEULE REPRODUCTION DU RELIQUAIRE PRIMITIF DE LA VRAIE CROIX. LA CHASSE ACTUELLE QU'ON VOIT DEVANT DATE DE 1821 ; ELLE EST EN ARGENT.

XVII[e] et au XVIII[e] siècle, celles qui furent investies de ce titre appartenaient à des familles princières ou à la haute noblesse. Quelques-unes, Françoise de Laval-Montmorency, Marie-Anne de Perusse d'Escars, ont laissé un durable souvenir. Mais il faut accorder une mention spéciale à Flandrine de Nassau, cette fille de Guillaume le Taciturne, dont le gouvernement brilla d'un rare éclat. Une autre grande figure est celle de Diane-Elisabeth du Rousseau de Fayolle, qui à travers les vicissitudes de l'époque révolutionnaire sut préserver et maintenir la maison. Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle

l'œuvre de restauration monastique de dom Guéranger fut, grâce aux efforts de l'évêque de Poitiers, M[gr] Pie, étendue à Sainte-Croix. En 1932 le titre d'abbaye fut rendu à la communauté. Dans l'observance de la règle de saint Benoît les moniales, vouées à la vie contemplative, vivent, comme l'a voulu justement le saint, « du travail de leurs mains ». Et dans la paix de leur clôture elles entretiennent le culte de Radegonde, reine et sainte, dont un historien du moyen âge, Ferdinand Lot, a dit : « C'est la figure de femme la plus touchante de l'époque mérovingienne. »

LA GRILLE DU CHŒUR DES MONIALES FUT DONNÉE EN 1739 PAR LE MARQUIS DE PARABÈRE A L'ABBESSE SA SŒUR. CI-CONTRE : LA JOLIE STATUE DE NOTRE-DAME DE GRACE.

LE CENTENAIRE DU MARÉCHAL FAYOLLE

par GEORGES LECOMTE, de l'Académie française.

Aux funérailles de Canrobert, en 1895, dernier survivant des maréchaux de France de l'ancienne armée, un jeune chef d'escadron d'artillerie, déjà professeur à l'Ecole de guerre — où il devait durant plus de dix ans donner un enseignement remarquable de clairvoyance — disait à sa fille, alors une toute petite enfant, qu'il avait conduite à cette cérémonie pleine de grandeur : « Regarde bien afin que cette vision s'inscrive à jamais dans ta mémoire, car c'est un spectacle que notre temps ne reverra plus. »

En effet, sans être légalement abolie, cette suprême dignité militaire n'était plus conférée depuis la guerre de 1870-1871. Ce fut en 1916 qu'on la ressuscita pour rendre un hommage bien mérité de gratitude au généralissime Joffre, le vainqueur de la Marne.

Emue et attentive, la fillette regarda de ses grands yeux clairs. Elle ne se doutait pas qu'elle assisterait — hélas ! les larmes coulant sous son voile de deuil — aux obsèques d'un autre maréchal de France, le premier disparu des illustres maréchaux de l'armée victorieuse en 1914-1918, et que ce maréchal de France, respectueusement escorté par la reconnaissance de tout un peuple, serait son père.

Car cet officier d'artillerie, déjà réputé pour sa science militaire, n'était autre que le futur maréchal Fayolle, le vainqueur de la bataille de Carency-en-Artois ; le victorieux ordonnateur et réalisateur de l'offensive sur la Somme qui en 1916 dégagea Verdun ; le général en chef de l'armée française d'Italie qui en 1917 eut une grande part dans la libération de ce pays piétiné ; le grand chef résolu qui en mars 1918 arrêta la marche vers Paris tout proche d'une puissante force allemande s'engouffrant par une trouée de 60 kilomètres résultant de la défaite d'une armée anglaise décimée et contrainte de se retirer sur ses bases ; le commandant en chef du « groupe des armées du Centre » qui contribua par une série de victoires, de mars à novembre 1918, à refouler l'ennemi jusqu'au delà du Rhin.

Élevé à la dignité de maréchal de France en 1922, en même temps que Lyautey et Franchet d'Espèrey, Fayolle, né au Puy (Haute-Loire) le 14 mai 1852, appartenait à une famille de vieille bourgeoisie depuis longtemps très estimée en Auvergne. Son grand-père occupa la mairie de Saint-Geniès pendant quarante-six ans ; son père, esprit des plus cultivés, remplit à son tour les mêmes fonctions municipales pendant quarante-huit ans.

Après avoir fait ses études secondaires dans un établissement religieux du Puy, le jeune Emile Fayolle fut mis au collège Saint-Michel de Saint-Etienne, où, préparant le concours d'entrée à l'Ecole polytechnique, il se lia avec un de ses condisciples, le futur maréchal Foch, d'une étroite amitié qui dura tout au long de leur vie.

En 1873, reçu en même temps à l'Ecole centrale et à l'Ecole polytechnique, il opta pour celle-ci. Après les deux années réglementaires à l'Ecole d'application de Fontainebleau, désigné comme lieutenant d'instruction à l'Ecole de Saumur, il y acquiert la réputation d'un excellent cavalier. Puis, lieutenant du 16e régiment d'artillerie à Clermont-Ferrand, il part en 1881 pour être, sur sa demande, adjoint au commandant de l'artillerie d'une colonne du corps expéditionnaire de Tunisie. A son retour il est envoyé à un autre régiment d'artillerie de Clermont-Ferrand, où, après son admission à l'Ecole supérieure de guerre et maintes affectations à des postes de choix, il reviendra maintes fois. Il y trouve, dans l'une des plus honorables familles du Puy-de-Dôme, la jeune fille de haute distinction qui sera la parfaite et dévouée compagne de sa vie.

Chef d'escadron puis lieutenant-colonel, Emile Fayolle est professeur du cours d'artillerie à l'Ecole de guerre. Ferme en ses idées, il y expose — contre certaines théories alors très en faveur — une salutaire doctrine sur le rôle de l'artillerie nouvelle, sur le meilleur emploi de son matériel en liaison étroite avec les fantassins pour préparer et protéger leur effort, sur la rapidité et la plus efficace concentration des feux. Idées que sans cesse, depuis 1914 jusqu'à l'armistice de 1918, il appliquera et fera appliquer partout où s'exercera son commandement.

Aux environs du 4 août 1914, retraité depuis trois mois comme général de brigade — au lieu d'avoir été nommé divisionnaire comme le méritaient sa science tactique et stratégique, son énergie, son caractère et son inoubliable enseignement à l'Ecole de guerre — il méditait, sans se plaindre, d'une si injuste négligence, relisait les classiques de son choix en fumant sa pipe parmi les fleurs dans le jardin de sa maison familiale à Clermont-Ferrand. Une belle maison du XVIIe siècle, qu'on aurait pu dire faite pour lui tant elle était à sa ressemblance : solide, claire, bien ordonnée, d'un sûr équilibre, d'une majestueuse élégance.

Le 4 août 1914 il quitte l'ombre et la paix de cette demeure, appelé pour se mettre, en Lorraine, à la tête d'une des brigades de la 70e division (réserve de la fameuse division de fer). Dans son cabinet de travail, à Clermont-Ferrand, le jour de son départ est encore attesté par le feuillet de son calendrier d'éphémérides, auquel, lorsqu'il ne fut plus là, personne n'arracha plus aucune page.

Lors de la rude et angoissante bataille du printemps de 1918, dès qu'il put enfin respirer — son ordre n° 12 du 2 avril le prouve — il songe à tirer parti de son avantage pour passer à l'offensive. Les violentes réactions de l'ennemi ne le lui permettent pas tout de suite. Mais la XIe Armée, celle du général Maistre, mise sous son commandement, Fayolle prescrit à Mangin de s'élancer sur Méry-Cuvilly.

A partir de ce moment Fayolle dirige et coordonne l'action non seulement des deux chefs dont nous venons de parler, mais aussi celle des généraux Humbert, Debeney, Degoutte, Gouraud. C'est Fayolle qui, le 18 juillet, trois jours après la splendide résistance de Gouraud en Champagne, monte, règle, ordonne la contre-attaque dans le flanc de la poche allemande de Château-Thierry, foudroyante riposte que Mangin et Degoutte assènent avec une habileté et une vigueur admirables.

C'est encore avec les Ire, IIIe, VIe et XVIIIe Armées, énergiquement conduites par de tels chefs, que, sous la haute autorité de Foch, inspirateur de toute l'action des troupes alliées durant l'été et l'automne de 1918 jusqu'à l'armistice du 11 novembre, le groupe des armées du Centre refoula jusqu'au delà du Rhin l'envahisseur vaincu et libéra notre territoire d'une longue et douloureuse étreinte.

Après quoi Fayolle, appelé au commandement de notre corps d'occupation en Rhénanie, s'y montra ferme avec humanité. Le jour de son entrée à Mayence il fit apparaître aux autorités allemandes le visage fier, généreux, pacifique de notre pays. Il leur dit entre autres choses :

La guerre qui fut imposée par l'Allemagne à la France a été conduite avec des raffinements de cruauté et de barbarie tels que le monde entier en a été révolté. Nos provinces du Nord ont été systématiquement ravagées, les villages rasés, les villes détruites par le canon et l'incendie. Celles qui n'étaient pas sur le front ont été pillées. Aujourd'hui, chez nous et en Belgique, des millions de familles sont sans asile et sans ressources. Vous avez fait de la terreur un système de guerre... Nous voici aujourd'hui au Rhin. Vous redoutiez de justes représailles. Mais la France est restée fidèle à ses glorieuses traditions, et les Armées de la République ont traversé votre pays sans y faire le moindre dommage. Nous ignorons, nous, la « Schadenfreude », la joie du mal. Les habitants du Palatinat et de Mayence, dont les grands-parents ont appartenu jadis à la patrie française et combattirent à nos côtés, ont reconnu la générosité native de nos soldats. Certes, aucun de nous n'oubliera jamais le mal qui nous a été fait, mais personne dans nos rangs n'est capable d'en rendre responsables les femmes, les enfants, des populations sans défense ou de détruire pour la seule joie de nuire. Vous n'avez donc rien à craindre ni dans vos personnes, ni dans vos biens, mais à une condition absolue : c'est que vous vous soumettrez sans arrière-pensée à l'autorité militaire française. Acceptez loyalement, dans votre propre intérêt, la situation qui est la conséquence des erreurs, des fautes de l'Allemagne et de sa défaite, et estimez-vous heureux d'avoir en face de vous un peuple qui, sans oublier le sort qui l'attendait s'il avait été vaincu par vous, restera dans la victoire fidèle au principe de justice qu'il a toujours défendu dans le monde.

Ainsi que l'ont dit, avec le maréchal Foch, les généraux qui l'ont vu à l'œuvre, Fayolle fut « l'une des plus hautes figures de l'armée ».

A cause de sa modestie, de sa simplicité et pour la grandeur de son caractère, pour sa bonté, j'ai entendu certains d'entre eux appeler Fayolle « le Catinat de l'armée actuelle », le général du XVIIe siècle ayant laissé dans l'histoire la réputation d'unir ces mêmes vertus à des qualités de stratège énergique.

Vainqueur là où il commanda, Fayolle fut paternellement ménager du sang et de la vie de ses soldats, réfractaire à toute entreprise ne pouvant avoir d'autre résultat que des pertes. Toujours soucieux de diminuer le plus possible la souffrance de ses hommes, lorsque, au début de la guerre, commandant la 70e division, il allait souvent patauger auprès de ses fantassins dans les boueuses tranchées de l'Artois, il mettait tant de persévérante énergie à obtenir des madriers et des planches pour protéger leurs pieds glacés qu'ils l'avaient, en une trouvaille d'affection familière, surnommé « le général Caillebotis ».

Ne s'attardant pas à s'indigner de certaines négligences dont il avait été victime dans la première partie de sa carrière, il ne s'étonna pas non plus de l'injustice avec laquelle, commandant en chef de quatre armées victorieuses, il fut traité pendant quelques mois après l'armistice lorsque, à Kaiserslautern, son quartier général en Rhénanie, il reçut sans même un remerciement la brusque nouvelle d'une seconde mise à la retraite, avec le grade et la solde de général de brigade qu'il avait en 1914. A la protestation d'un de ses amis, qu'une telle désinvolture attristait et révoltait, il répondit simplement : « J'ai eu la bonne fortune de pouvoir servir mon pays plus longtemps que je ne pouvais l'espérer. Pourquoi me plaindrais-je ? » Un an plus tard cette anomalie fut effacée par une loi qui « maintenait en activité de service le général d'armée Fayolle comme ayant commandé en chef devant l'ennemi ». Puis l'année suivante, dans une pensée de justice et de gratitude, le gouvernement l'élevait à la dignité de maréchal de France.

A toutes les étapes de sa vie où, dans n'importe quel grade, il exerça un commandement, Fayolle, savant officier, aussi prévoyant que sage, montra une élévation de pensée, une noblesse de cœur, une rectitude de caractère, un désintéressement qui lui valurent l'estime et l'affection de tous. C'est une des plus belles âmes qu'il m'ait été donné de connaître.

PROMOTION DANS LA LUTTE ANTITUBERCULEUSE

La tuberculose recule chaque année : moins de sujets sont atteints, moins de malades succombent. Meilleure hygiène, meilleure alimentation, meilleurs logements, sanatoriums plus nombreux et mieux équipés, action du B. C. G., activité des services spécialisés et des dispensaires de l'Office public d'hygiène sociale, voilà les moyens qui ont conduit aux résultats actuels. Par la cure sanatoriale, par le pneumothorax — dont la chirurgie a largement étendu les effets — un très grand pas avait été franchi. Il semble que c'est maintenant seulement, avec l'emploi des antibiotiques, que la thérapeutique entre dans une phase réellement active.

Aucun germe ne paraît si bien pourvu que le bacille tuberculeux : une coque cireuse lui constitue une véritable armure, et, dans les foyers infectieux, la masse même des tissus qu'il détruit lui est encore un moyen de défense. C'est avec une extrême lenteur que des agents actifs ont été découverts, bien qu'il faille compter par milliers les substances essayées. En 1939 Noël Rist, travaillant à l'Institut Pasteur de Paris, mettait en évidence au laboratoire l'action sur le bacille de la « sulfone-mère », médicament assez analogue aux sulfamides. Etape historique, c'était la première fois qu'un agent chimique se montrait actif contre le bacille de Koch, et cela dans des conditions voisines de celles habituellement requises des agents thérapeutiques.

Les auteurs américains devaient par la suite expérimenter sur le cobaye et confirmer l'activité de la sulfone contre le bacille de Koch, mais l'activité chez l'homme était faible et des accidents étaient possibles.

En Allemagne, au laboratoire Bayer, Domagk, déjà célèbre par la part qu'il avait prise dans la découverte et la mise au point des sulfamides, apportait à ces recherches une contribution importante : il individualisait la thiosemicarbazone, connue par la suite sous le nom de Tb 1. Ce produit est actif chez l'animal, mais très médiocre chez l'homme et, de plus, il est souvent nocif pour les globules blancs du sang. On sait que la destruction de ceux-ci est rapidement fatale.

Le grand progrès fut l'emploi des « antibiotiques ». L'antibiotique est la substance qui s'oppose à l'évolution vitale du microbe. Il ne faut pas confondre antibiotique et antiseptique. Ce dernier détruit non seulement les microbes, mais encore à peu près toutes les cellules vivantes. L'antibiotique a une action spécifique : il respecte l'organisme supérieur et empêche de vivre le microbe, et seulement le microbe. On explique cette action en disant qu'elle « interfère avec le métabolisme du germe » ou qu'elle vient bloquer une de ses activités essentielles. On peut imaginer qu'elle vient enrayer la fonction respiratoire, ou la fonction d'assimilation, ou la fonction de reproduction... ou seulement neutraliser un ferment (on dit aussi une enzyme) nécessaire à ces fonctions. Le cycle vital est rompu, l'action antibiotique s'accomplit. Les sulfones, les sulfamides agissent sans doute par ce mécanisme. Le triomphe de la pénicilline fut la plus éclatante démonstration de l'activité antibiotique. Il s'agit là d'un corps « fongique », c'est-à-dire issu de champignons, et ici de champignons microscopiques. Contre le bacille de Koch l'effet des substances tirées des pénicilliums fut nul. Cependant on découvrait dans un autre groupe de champignons, les actinomycètes, des substances actives contre ce bacille : la streptomycine et un de ses dérivés, la dihydrostreptomycine. D'autres sont encore à l'étude, comme la néomycine — qui paraît manifestement nocive — et la viomycine, qui reste discutée. Dès maintenant la streptomycine s'est montrée un puissant agent thérapeutique.

La flavoryzine est tirée d'un champignon du groupe des aspergillus, c'est-à-dire, comme la pénicilline et la streptomycine, d'une moisissure. C'est un agent bien particulier. Il s'agit en effet ici d'un ferment qui n'est pas sécrété naturellement par le champignon, mais d'un ferment d' « adaptation », qui n'est produit que lorsque le champignon est cultivé en présence de bacilles tuberculeux. Si l'on fait la culture sans bacilles le ferment n'apparaît pas, mais il apparaît si l'on additionne de la tuberculine au milieu de culture. Le filtrat de culture purifié a été essayé en médecine humaine. Les premières informations que l'on possède sont très séduisantes : l'action sur les cultures de bacilles tuberculeux est sensiblement

Il faut une grande prudence dans l'appréciation de la valeur de ces médicaments : les informations publiées au début de cette année étaient des indiscrétions qui ne reposaient sur la connaissance d'aucun travail scientifique signé comme tel. Même actuellement les meilleures publications, qui sont de mars 1952, concernent moins de cent malades et moins de deux mois d'observation continue.

la même que celle de la streptomycine. Sur le vivant la flavoryzine paraît plus active proportionnellement que la streptomycine et, chose plus importante, son effet serait plus durable, sa toxicité serait moindre. Dans les essais qui ont été faits sur des tuberculeux présentant des manifestations très diverses de la maladie on aurait pu procéder efficacement par courtes séries de trois injections, les piqûres étant séparées par des intervalles de six jours et les séries, par des repos de quinze jours. La possibilité d'une activité aussi manifestement discontinue s'oppose à ce qu'on observe habituellement, dans l'emploi de la pénicilline, par exemple, où il semble qu'on a intérêt à réaliser une imprégnation quasi permanente de l'organisme. On est ainsi amené à se demander si la flavoryzine ne met pas en œuvre des processus biologiques différents de ceux que déclenchent les antibiotiques usuels.

Des antibiotiques tout nouveaux ont été tirés par synthèse du règne minéral. On les emploie soit seuls, soit concurremment avec les antibiotiques fongiques. L'acide para-aminosalycilique a déjà donné des résultats très importants. D'action fugace, il impose l'emploi par prises rapprochées ou le recours à l'instillation veineuse goutte à goutte. C'est

Avant le pneumothorax nous n'avions rien ; avec le pneumothorax nous avons eu une thérapeutique toute passive ; avec les antibiotiques c'est un combat offensif que nous livrons à la maladie.

la perfusion, intervention difficile à répéter un très grand nombre de fois. On substitue aussi à ce médicament des corps très voisins, mais d'élimination plus lente.

L'ensemble des effets obtenus est satisfaisant : les tuberculoses aiguës, qui par nature sont rapidement fatales, et les foyers récents sont heureusement influencés. La méningite tuberculeuse elle-même, qui donnait encore il y a peu d'années cent décès sur cent cas, doit chaque mois concéder un plus grand nombre de survies.

Ces résultats sont pourtant considérés comme insuffisants ; ils ont entraîné l'expérimentation de nouveaux médicaments, dérivés de l'acide nicotinique.

Il faut estimer à près de soixante-dix le nombre de dérivés de la seule famille de l'acide nicotinique qui ont été essayés. Le prototype actif de cette série est l'*hydrazine de l'acide isonicotinique*.

Ce corps, d'abord connu sous le nom de Rimifon, s'est révélé actif contre le bacille de Koch. Les troubles généraux, la fièvre, la perte d'appétit, l'amaigrissement sont jugulés. Les effets sont si rapides qu'il est difficile d'admettre qu'il s'agisse d'un simple choc psychologique. Une preuve meilleure encore de l'activité est tirée de l'évolution favorable des signes locaux... La disparition radiologique de lésions anciennes serait la véritable pierre de touche de l'efficacité du médicament.

Si les résultats du traitement par les dérivés hydrazinés se confirment — et pour cela l'épreuve du temps est nécessaire — il sera acquis que des cures favorables peuvent être obtenues plus vite et à moindre prix qu'avec n'importe laquelle des méthodes anciennes de traitement de la tuberculose. L'économie en espèces peut être chiffrée : on peut espérer que le prix de revient d'une cure sera de trois à six fois moindre qu'avec la streptomycine — de plus, le médicament est actif par la voie digestive.

Un obstacle — comme il en est peut-être d'autres — se dresse devant le médecin qui recourt à ces traitements : la « résistance » des germes aux antibiotiques. Cette notion s'est développée surtout à l'occasion de la vulgarisation de l'emploi de la streptomycine : un germe, aujourd'hui sensible aux médicaments, devient de moins en moins sensible au fur et à mesure que le traitement se prolonge, si bien que l'activité thérapeutique décroît peu à peu. Un tel fait se contrôle facilement dans les cultures, où il faut ajouter des doses bientôt considérables d'antibiotique pour empêcher la prolifération du germe ; il est constaté aussi chez le malade, qui ne fait plus de progrès ou dont l'état s'aggrave. Cette résistance a été constatée à l'occasion de l'emploi de la plupart des antibiotiques. On peut redouter qu'elle n'apparaisse pour les dérivés hydrazinés. Les uns pensent qu'elle s'explique parce que, dans une espèce donnée de germes, quelques microbes sont naturellement capables de résister à l'antibiotique. Le fait même que ceux qui étaient sensibles aient succombé permet à ceux qui étaient résistants de proliférer. D'autres pensent que certains germes sont capables de s'adapter et, dès lors, de pouvoir se multiplier, malgré l'antibiotique. Si un tel fait s'observe pour les dérivés hydrazinés, peut-être pourra-t-on y remédier en combinant leur action à celle des autres antibiotiques, ou encore peut-on espérer qu'il n'apparaîtra que lorsque l'organisme malade aura eu le temps de tirer un bénéfice suffisant de la phase d'activité du médicament.

Il nous est permis de préciser maintenant que l'industrie française a abordé avec énergie le problème de la fabrication de ces médicaments, et il n'est pas téméraire d'en envisager la vente libre pour un avenir prochain. A l'heure actuelle le médicament que le Codex français connaîtra sous le nom d'*isoniazide* est déjà distribué dans un nombre important de services hospitaliers et de sanatoriums, où une expérimentation méthodique est poursuivie. Les espoirs les plus légitimes nous sont offerts, mais il est naturel, si pénible que cela puisse être pour certains, que durant la période initiale les stocks disponibles soient concentrés dans peu de mains pour qu'on puisse réunir dans le minimum de temps le maximum de renseignements indiscutables sur les possibilités réelles et le mode d'emploi de ce médicament. On ne saurait mieux préciser le rôle joué par les antibiotiques dans le traitement de la tuberculose qu'en considérant les étapes franchies par la thérapeutique.

R.-J. M.

SUR « L'HIRONDELLE » L'ACADÉMIE FRANÇAISE ÉTAIT REPRÉSENTÉE PAR PIERRE BENOIT.

THOR HEYERDAHL ET RAABY SIGNÈRENT FORCE EXEMPLAIRES DU LIVRE NARRANT LEUR...

... TRAVERSÉE DU PACIFIQUE. MAIS VONT-ILS DÉCRIRE LEUR EXPLORATION DE PARIS ?

LE HÉROS DU « KON-TIKI » REÇU A PARIS

LE 22 avril dernier les Editions Albin Michel ont exploité le plus heureusement du monde la formule d'un cocktail en plein air. A bord du bateau - mouche *l'Hirondelle*, bientôt doublé d'un *sister ship*, elles emmenèrent leurs invités en croisière sur la Seine, entre le pont de Solférino et les entrepôts de Bercy. La réunion avait pour but de faire rencontrer des membres du Club des explorateurs, des hommes de lettres, des journalistes avec l'un des héros de la randonnée du *Kon-Tiki* : Thor Heyerdahl, venu à Paris présenter le film de son expédition.

Les Editions Albin Michel avaient entendu bien traiter leurs hôtes. L'atmosphère fut des plus gaies. Le grand garçon mince qu'est Thor Heyerdahl ne s'en prêta que mieux à toutes les déclarations qu'on pouvait attendre de son personnage. Lui qui attrapait les requins par la queue dit ne rien connaître des mœurs des ablettes. Sans se douter que sur ce bateau-mouche surchargé de trop d'admirateurs (et d'admiratrices) il risquait sa vie presque autant que sur le radeau qui le mena d'Amérique du Sud jusqu'à Tahiti, il souriait avec réserve. Les Parisiens, à dire vrai, semblaient intimidés. Il n'est pas donné tous les jours, en effet, de rencontrer un homme qui, pour prouver une théorie, se lance à travers un des océans les plus dangereux du monde, parcourt 8.000 kilomètres, et cela sur un radeau tel qu'en durent construire, voilà des siècles, les premiers hommes blancs qui abordèrent en Polynésie.

Lorsque, revenus à terre, les uns et les autres s'aperçurent qu'ils avaient oublié de poser mille et une questions au rescapé du Pacifique, personne ne songea à évoquer la fortune que leur livre, leurs films, leurs photos ont rapportée aux membres, maintenant chacun près de cent fois millionnaire, de l'équipage du *Kon-Tiki*.

PAUL MOUSSET.

EXISTE-T-IL UN STYLE « 1950 » ?

UNE GRANDE ENQUÊTE LITTÉRAIRE (*) DE GÉRARD CAILLET

Voici notre dernière question :

HUITIÈME QUESTION :

Quelle place personnelle accordez-vous aux problèmes du style ?

PIERRE MAC ORLAN. — Une très grande place : la place essentielle.

ETIEMBLE. — La première, ex-æquo.

CHARLES BRAIBANT. — La première. Pour le style, pas de littérature.

PIERRE DESCAVES. — Une importance exceptionnelle : le signe extérieur, vivant, audible d'un style de vie !

HENRI MONDOR. — Comme Sainte-Beuve l'a dit, je crois, le style reste le *sceptre d'or*. Mais je dois me reconnaître, en terminant, moins friand et moins occupé de littérature romanesque que de poésie ou d'histoire littéraire.

ISIDORE ISOU. — Il n'y a pas d'autre problème dans un art que celui de ses techniques stylistiques. J'accorde au style autant d'importance qu'à l'art, parce que le dernier est exprimé par le premier. Dans une économie complète de biens la place de l'art est finalement modeste et secondaire.

A ce stade de notre enquête, que penser ?

Certes les « rapportements » auxquels nous avons procédé n'ont encore rien de définitif. Du moins témoignent-ils de l'intérêt que le problème du style au tournant du demi-siècle suscite parmi les écrivains contemporains.

Nous avons reçu évidemment beaucoup d'autres communications ; mais, précisément parce qu'ils avaient beaucoup à dire, un grand nombre de nos correspondants ont hésité à le mettre en forme : ils nous ont adressé, qui une courte note, qui un véritable petit article... Nous leur donnerons donc la parole à tour de rôle.

« Il y a un fait que je livre à vos méditations, *remarque* DENIS MARION, la révélation de 1951 est un certain Paul Léautaud, que nous n'étions certainement pas plus de cinq cents à tenir pour un grand écrivain entre 1920 et 1940. Or non seulement il fait profession d'écrire au courant de la plume, mais ce sont des propos improvisés à la radio qui lui ont valu sa célébrité, et c'est leur sténographie qui constitue le volume de ses œuvres qui a le plus grand tirage. »

« Le style, c'est aussi le temps, *note* JULES ROY. Je ne doute pas qu'il y ait un style 1950 dans la tendance, marquée par l'Académie Goncourt, à illustrer le réalisme et la rapidité de notre époque. Quant à l'enrichissement qu'en tire la langue, je n'y crois que dans la mesure où les néologismes servent une expression plus pure ou plus éclatante, et je m'y refuse en tout ce qui concerne le style canaille. Au XVII[e] siècle il y avait sûrement un vocabulaire de pale-freniers, qui ne devait pas manquer de verdeur.

» On peut parler une langue très moderne avec les mots de nos pères. On peut même employer l'argot, en s'en excusant, si la phrase ou la pensée en prend de la force. Rien n'est permis et tout est permis : cela dépend de la plume, je veux dire de l'écrivain. Les problèmes de style sont si importants pour moi que je recommence trois et quatre fois tout ce que j'écris, ou presque, jusqu'à ce que je sois satisfait de la forme. Un véritable écrivain devrait pouvoir se dispenser de signer ses ouvrages, comme un véritable peintre, ses tableaux. Personne ne s'y tromperait. »

Enfin notre confrère PAUL GUTH fait le point en quelques formules à sa manière : « Il n'y a pas de style 1950. La façon d'écrire qui en tient lieu n'innove rien. Elle consiste surtout à noyer la phrase dans une grisaille, à lui donner un aspect parlé anodin, où le naturel se confond avec le filandreux.

» Elle constitue incontestablement un appauvrissement de la langue. Elle évite les mots riches, qu'on accuse de tomber dans le pittoresque. Elle fuit le rythme, qui renforce le pouvoir de percussion du langage.

» Les mots qui ont acquis droit de cité sont d'une telle grossièreté qu'on ne peut pas les citer dans une réponse à une enquête. Mais ils pullulent dans toutes les bouches...

» Si le style canaille a pour père L.-F. Céline, celui-ci l'a dépassé, dès sa création, par sa puissance épique, sa générosité et sa santé lyriques, qui font de lui un des plus grands écrivains français de tous les temps.

» En principe Sartre a raison. *Les exigences toujours neuves du social ou de la métaphysique engagent l'artiste à trouver une langue neuve et des techniques nouvelles.* En fait, il n'en a rien été pendant ces dernières années. D'ailleurs l'écrivain a refusé lui-même ce nom d'*artiste*, comme si le cordonnier refusait celui de *cordonnier*.

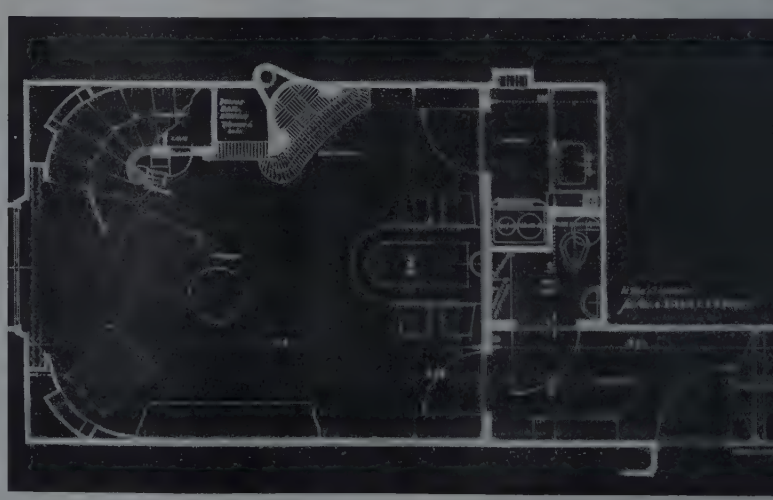
» Personnellement les problèmes du style me paraissent aussi essentiels pour l'écrivain que peuvent l'être pour un skieur les problèmes d'équilibre sur les lamelles des skis ou pour un nageur, ceux de la respiration. Négliger ces problèmes, c'est condamner sa création à ne pas durer plus que le journal qu'on jette ou dont on enveloppe des carottes. »

(*) Voir *France-Illustration* des 12, 19 et 26 avril.

Cette vue d'ensemble du rez-de-chaussée met en valeur l'utilisation faite des placards (au fond et sous l'escalier). Ci-dessous : nette et claire, la cuisine.

PIED-A-TERR

A CEUX qui cherchent en vain un appartement convenant à leurs besoins, aux fiancés qui, pour se marier, attendent un « nid », aux millions de Français qui, au prix de heurts sans nombre, se fraient chaque jour un sentier entre les meubles surpeuplant des pièces minuscules, un architecte propose un exemple et montre le parti qu'on peut tirer d'une place restreinte. Il s'agit de M. Jean Revenel ; il a réalisé une sorte de petit tour de force : installer un pied-à-terre agréable dans un appartement de 26 m² 77 exactement, situé près de l'Etoile. Jean Revenel possédait, outre ses compétences techniques, un atout majeur : la pièce principale qu'il allait aménager était assez haute pour lui permettre d'y construire une loggia. Ce demi-étage dominant la pièce de l'élégante ligne de ses balustres confère à l'ensemble un cachet d'originalité bien marqué.

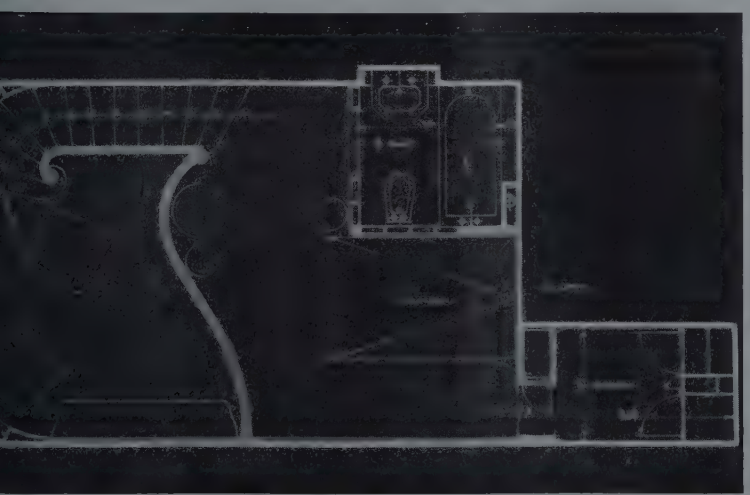


Plan du rez-de-chaussée.

Au sommet de l'escalier (au centre), la salle de bains, cachée par des rideaux, et dont on voit ci-dessous l'intérieur, est, elle aussi, parfaitement installée.

L'ÉTOILE

La loggia fait office de chambre à coucher. Des tentures fleuries dominent le lit de leurs vives couleurs et dissimulent d'un côté la petite salle de bains installée au-dessus de la cuisine. Ces deux pièces sont des modèles. Toute la surface disponible est utilisée au mieux. Pas un centimètre carré n'est perdu. La même économie d'espace est pratiquée au « rez-de-chaussée ». Partout des placards. Sous l'escalier, une « cave », un bar. Près du téléphone, une tablette permet de prendre commodément des notes. Sur certaines parois une impression de plus grande profondeur est créée par des miroirs. Tout a été prévu, calculé. Et pourtant on ne décèle ici aucune trace de cette froideur qui dépare trop d'appartements modernes rationnellement conçus. L'ensemble conserve un caractère d'intimité douillette. Ce n'est pas le moindre mérite de l'architecte.



Plan de la loggia.

ies Chevojon.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LA NUIT DES ROIS » ET « ON NE VOIT PAS LES CŒURS »

Les jeunes compagnies seraient-elles les seules à comprendre Shakespeare ? L'an dernier *la Mégère apprivoisée* fut un des meilleurs spectacles de la saison. Voici maintenant qu'au théâtre de l'Ambigu M. Jean Deninx présente *la Nuit des Rois,* et il faut reconnaître que depuis longtemps le vieux Will n'avait été aussi bien servi. Pourquoi ? C'est, peut-être, que son théâtre est marqué du signe d'une immortelle jeunesse et que les jeunes sont mieux faits pour l'interpréter que les troupes officielles, sclérosées dans les ficelles du métier.

Shakespeare avait trente-six ans quand il donna la première représentation de *la Nuit des Rois.* C'était entre *Comme il vous plaira* et *Hamlet,* qui devait être suivi des *Joyeuses Commères de Windsor.* Que ce fût dans la fantaisie poétique, le drame noir ou la farce, le génie shakespearien se mouvait également à l'aise. Dans *la Nuit des Rois* c'est la farce qui prévaut, mais une farce sinon modérée, du moins nuancée par la voix d'or de la poésie. Le dramaturge avait emprunté son thème au plaisant Bandello. Du conteur italien il a retenu la verve bouffonne, le trait vif, le bariolage. Il y a ajouté son accent propre, un certain gongorisme (n'oublions pas que Gongora était son contemporain), le goût du phébus et des concetti, et surtout l'art de faire rebondir les situations. D'un bout à l'autre de *la Nuit des Rois* règne une gaîté contagieuse qui en fait le plus aimable et le plus fol des divertissements. D'une part, c'est l'idylle avortée du duc Orsino et de la belle Olivia ; d'autre part, le quiproquo né de la ressemblance des jumeaux Sébastien et Viola, et la farce conduite par Messire Toly Belch et Feste le bouffon pour la confusion de l'intendant Malvoléo. Il en résulte un imbroglio que l'auteur noue et dénoue de manière à développer une action où chaque personnage apparaît tour à tour comme indispensable et vain, mais toujours fidèle à lui-même, en sorte que les uns et les autres sont des marionnettes vraies. Tel est le miracle de Shakespeare, et M. Jean Deninx, pour l'avoir parfaitement compris, a mis dans le mille.

Le décor tout d'abord, si décor il y a, est le plus simple qui soit. Trois grandes draperies monochromes descendent des cintres, forment comme des colonnes derrière lesquelles les acteurs peuvent se dissimuler ou bien d'où ils surgissent, suivant les nécessités de l'action. Entre deux scènes le rideau tombe, devant lequel les acteurs poursuivent leur jeu. Les accessoires sont réduits à l'essentiel : au lever du rideau, par exemple, le trône d'Orsino dans le palais ducal, ou un escalier côté jardin chez Olivia. Voilà bien la tradition shakespearienne. Quant au reste, c'est affaire d'éclairage, dont Jean Deninx n'abuse pas, et la mise en place est réglée avec un goût infaillible.

L'interprétation, à laquelle aucune grande vedette n'a prêté son concours, est de premier ordre. Serge Lhorca compose un duc Orsino jeune et beau, d'une aisance accomplie. Raymond Raynal, Bernard Sancy et Claude Marcan font un trio de haute saveur, assistés de M^lle^ Renée Byr, qui évoque Béatrice Bretty dans ses meilleurs rôles. Est-ce volontairement que M. Lionel Baylac accentue sa ressemblance naturelle avec M. Jean Paulhan, dont les qualités d'humoriste ne sont pas inconnues de ceux qui savent le lire ? Sa *vis comica* est irrésistible. M^lle^ Jacqueline Feydieu est bien ravissante et M^lle^ Danièle Condamin, à croquer dans son travesti. Je dois ajouter que la musique de scène de M. Delamorinière, inspirée de Purcell et du folklore anglais, est de la meilleure venue.

Bravo, Jean Deninx ! Pourquoi maintenant ne vous essaieriez-vous pas aux *Joyeuses Commères ?* Il me semble que, sous votre égide, M. Raymond Raynal aurait l'étoffe d'un Falstaff.

On assiste toujours avec une anxieuse curiosité aux débuts dramatiques d'un véritable romancier. Dans *On ne voit pas les cœurs,* au théâtre Charles-de-Rochefort, M. André Chamson a repris certains thèmes de son roman, *la Neige et la Fleur.* Je ne suis pas sûr que quatre actes étaient nécessaires à l'exploitation scénique des cas psychologiques auxquels il s'est intéressé avec sa pénétration habituelle. Il apparaît, en revanche, indiscutable que l'absence a constitué pour les hommes et les femmes de ce temps un problème majeur. Deux prisonniers, deux frères, Etienne et Paul, ont été prisonniers en Allemagne de 1940 à 1945. Que se passera-t-il à leur retour ? De leurs femmes l'une, Nathalie, a cédé aux tentations, l'autre, Luce, s'est maintenue dans une rigoureuse fidélité. Pourquoi, est-ce justement l'épouse irréprochable qui sera punie ? Question d'alcôve, nous laisse entendre André Chamson, et la scène suggère seulement ce que le roman eût mieux expliqué, d'autant que nous ne voyons à aucun moment les héros essentiels du drame, qui sont les maris : bizarre abstention. En marge de l'action, le dérèglement d'une jeunesse livrée à elle-même est sobrement inscrit. Sujet difficile, digne de l'auteur du *Crime des justes,* et dont les meilleurs interprètes sont Claude Le Saché, Frédérique Hébrard et Joëlle Janin.

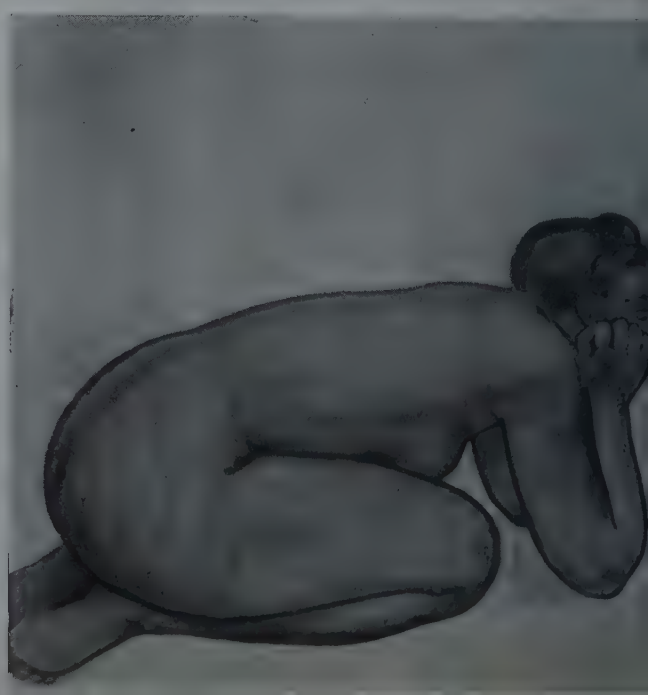
Le président Sarraut apprécie la belle matière d'une statue

Volti expose au Centre de

Prendre, pour dessiner, des panneaux de bois au lieu de feuille de papier, ce pouvait être une idée simplement originale e curieuse : il se trouve que le sculpteur Volti a ainsi obten des effets d'un intérêt remarquable. Ses figures sont largement cernée d'un trait noir, légèrement rehaussées d'ocre et de terres naturelle puis enduites de gomme laque. La matière du support — un boi clair, en l'espèce — joue son rôle par transparence. La puissanc du dessin, ses hautes vertus plastiques ont évité les dangers d décoratif. Ces panneaux conservent leur dignité d'œuvres d'art.

Les bons sculpteurs possèdent le privilège d'être d'admirable dessinateurs du corps humain ; le crayon ou le fusain leur perme de modeler les formes dans l'espace et de nous en faire sentir l poids. Parmi ceux de la jeune génération, Volti est un de ceux qu se sont affirmés avec le plus de force. Il avait ramené de captivité de portraits de ses camarades qui avaient frappé à la fois par leu sensibilité et par une autorité qui dépasse le domaine sensible. Se sculptures se distinguent par leur modelé constructif. Nous y lison d'abord le jeu de volumes organisés et rigoureusement concentré sur quelques rythmes simples. Ce ne sont pas des abstractions ni de géométries, mais des figures bien vivantes, qui s'inscrivent dans u tracé abstrait et géométrique selon les lois les plus authentiques d la sculpture. On doit signaler, en particulier, de petits bronzes e terres cuites qui, malgré leur aspect d'aimables et précieux objets sont architecturés comme de véritables monuments. — B. C.

Dessinateur, Volti garde le gout des formes sculpturales.



E. L'AMBASSADEUR DE BELGIQUE (A G.) INTERROGE L'ARTISTE.

Relations Internationales

I-DESSUS, A GAUCHE, ON RECONNAIT M^lle^ NEVES DE FONTOURA, ILLE DU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DU BRÉSIL, AINSI UE M^me^ HUGO GOUTHIER, FEMME D'UN DIPLOMATE BRÉSILIEN. DROITE ET EN DESSOUS : DES SCULPTURES DE VOLTI.

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « CASQUE D'OR » ET « LE PUITS »

Le dernier film de Jacques Becker est âprement discuté, et cela se conçoit : ses défauts sont presque aussi nombreux et aussi grands que ses qualités. Faisons le bilan des uns et des autres.

Je ne retiens même pas le reproche qui lui a été adressé d'avoir pris des libertés avec le fait divers, ou la série de faits divers, qui lui sert de point de départ.

Le scénario ne s'élève pas au-dessus de l'anecdote — ce qui est loin d'être un mal : à tout le moins Jacques Becker a résisté à la tentation à laquelle il a succombé autrefois de nous faire un bout de morale « progressiste » et d'expliquer par le matérialisme historique le comportement élémentaire de ses protagonistes. Mais deux objections sérieuses peuvent lui être faites. D'abord le dialogue est par trop sommaire. Passe encore pour les femmes, qui n'ont pas grand'chose à dire. Mais on a l'impression pénible que Manda (pourtant incarné par l'intelligent Serge Reggiani) est un *minus habens* qui, se sachant incapable d'articuler deux syllabes, préfère se cantonner dans un silence prudent. Ensuite il y a une hypocrisie fondamentale dans le personnage de Casque d'Or. Elle est donnée comme une prostituée, et la soumission avec laquelle elle encaisse les gifles des hommes la définit comme telle : mais on ne la voit jamais faire le trottoir, et le mystère règne sur les moyens de subsistance des amants pendant leur séjour idyllique à Joinville. Je sais bien qu'il était impossible, cinématographiquement parlant, de préciser davantage sans aliéner au couple la sympathie que le film cherche à leur conquérir. Néanmoins personne n'obligeait Jacques Becker à choisir ce sujet-là plutôt qu'un autre : ce n'est pas jouer les moralistes que de constater qu'il y a un monde entre les aspects de la vie de Casque d'Or qui sont représentés à l'écran et l'occupation à laquelle elle se livre huit heures par jour sans qu'il y soit jamais fait allusion d'une manière claire.

Là se borne le passif. L'actif est beaucoup plus important.

Il tient avant tout dans le bonheur avec lequel Jacques Becker a évoqué ce monde interlope de la belle époque. Chaque costume, chaque décor, chaque groupe, chaque mouvement possède une valeur plastique indiscutable. Juste ce qu'il faut de pittoresque et rien de trop pour que cela ne paraisse pas voulu. Je reverrais plusieurs fois sans me lasser ce merveilleux album d'images. Sans faire morceau de bravoure, certains passages, comme la noce bourgeoise dans l'église de Joinville où l'exécution capitale, sont d'une authenticité et d'une beauté jamais dépassées à ma connaissance.

Enfin le merveilleux trio d'acteurs que constituent Serge Reggiani, Claude Dauphin et Raymond Bussières est tout bonnement éclipsé par Simone Signoret. Elle dépasse de très loin ses précédentes créations. Elle réussit à extérioriser l'animalité saine, la tranquille amoralité de son personnage comme aucune autre actrice au monde n'en aurait été capable.

Voici un film américain qui échappe aux formules de Hollywood. Aucun nom connu ne figure au générique. Ni une vedette ni même un comédien de second plan de quelque réputation. C'est la première fois que j'entends parler de ses réalisateurs : Leo Popkin et Russel Rouse. Pas la moindre anecdote sentimentale dans l'intrigue.

Une petite négresse de cinq ans manque l'école. La mère, affolée, avertit la police. On découvre qu'un Blanc, un étranger de passage, lui a acheté des fleurs et est la dernière personne à avoir été vue avec la disparue. Il n'en faut pas plus pour susciter une émeute dans cette petite ville du Sud où les Blancs et les Noirs vivaient en bonne intelligence. Des deux côtés les passions s'enflamment et mènent aussitôt à des actes d'une sauvagerie impardonnable. La cruauté et la lâcheté humaines se donnent libre cours. Jusqu'au moment où un gosse découvre par hasard que la fillette est tombée dans un tuyau d'aération d'un puits abandonné. Pour la retirer, à 20 mètres sous terre, les mêmes hommes qui étaient prêts à s'égorger rivalisent en commun de travail acharné et d'esprit de sacrifice. Et — ce qui est finement observé — ce sont ceux qui étaient les plus enragés pour piller, incendier et tuer qui se montrent les plus désintéressés et les plus ardents dans les opérations de sauvetage, car nos vertus ne sont jamais que l'envers de nos vices. Finalement, après une nuit exténuante pour toute la population, l'enfant sera sauvée.

Ce beau sujet a été traité avec une grande honnêteté. Il y a tout juste un peu de facilité dans le crescendo de l'émeute : les nouvelles ne se répandent quand même pas si vite que cela, et il en faut plus pour arracher les gens à leur routine quotidienne. Personne, si ce n'est le shérif, ne joue un rôle important : c'est la foule qui est le véritable protagoniste. Par là *le Puits* se rapproche curieusement des premiers films soviétiques. Par malheur, les réalisateurs n'ont pas le génie d'Eisenstein pour manier les foules : sinon nous nous trouverions devant un chef-d'œuvre.

En revanche ils ont tiré un extraordinaire parti des opérations de sauvetage la nuit. Il y a là une excavatrice qui n'est pas sans rappeler la foreuse de *Louisiana Story* et pour laquelle nous ne laissons pas d'éprouver la même sorte d'admiration que celle-ci inspirait au jeune garçon.

PETITES CHRONIQUES

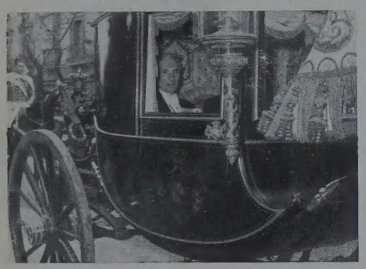
« MISS INDIA »

Les Indes elles aussi cèdent à la mode des « misses », et six juges viennent de procéder, à Bombay, à l'élection de « Miss India ». Le public était nombreux. Mais les reines de beauté restent pudiques au pays de Gandhi, et notre photographie permet de constater qu'il n'y est pas question de « bikinis ».

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Les U. S. A. ont un nouveau représentant à Madrid

M. Mac Veagh, nouvel ambassadeur des Etats-Unis en Espagne, a présenté ses lettres de créance au général Franco. Notre photographie le montre arrivant, dans le carrosse traditionnel, au palais d'Orient.



L'UNION SUD-AFRICAINE HONORE UN COMPOSITEUR FRANÇAIS

La Radiodiffusion de Johannesburg a donné récemment en première audition une symphonie, baptisée *Van Riebeeck Symphony*, due à un jeune compositeur français, Jacques Berlinski. Né à Radom en 1913, il commença ses études d'harmonie en 1931, à Paris, en suivant à l'Ecole normale de musique l'enseignement de Nadia Boulanger. Au Conservatoire, il fut l'élève de Noël Gallon, de Philippe Gaubert et de Roger Ducasse.

Jacques Berlinski vit sa carrière interrompue par la guerre, durant laquelle, citoyen français, il combattit dans nos armées. C'est après la libération qu'il commença à diriger de grands concerts et fit exécuter ses œuvres. En 1946, ce fut un poème lyrique, *Habacouc*, que Manuel Rosenthal dirigea à la tête de l'Orchestre national. Deux ans plus tard, son poème symphonique *Chenaan* lui valait un premier prix de composition aux U. S. A. L'an dernier Jacques Berlinski entreprit une tournée de concerts en Afrique du Sud. A cette occasion il présenta à un concours organisé par la J. A. M. C. sa *Van Riebeeck Symphony*, la seconde qu'il ait composée — il avait dirigé la première, en décembre 1949, aux concerts Colonne. Cette œuvre remporta le premier prix.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA YOUGOSLAVIE :

Fitzroy Mac Lean, *Diplomate et Franc-Tireur*, traduit de l'anglais par Andrée Martinerie (N. R. F., 472 p.). Un prodigieux roman d'aventures en un temps où elles comportaient de singuliers risques : ce sont les souvenirs d'un homme qu'on a comparé au fameux colonel Lawrence. Attaché avant la guerre à l'ambassade britannique en U. R. S. S., Fitzroy Mac Lean met à profit sa mission pour se rendre au cœur de l'Asie centrale. Il est élu membre du parlement en 1939. En 1941 on l'envoie « au désert » pour se livrer à des actes de sabotage sur les arrières de l'ennemi ; c'est ainsi qu'il enlève un général iranien allié aux troupes de l'Axe. Lorsque Tito organise la guerre de partisans en Yougoslavie, Churchill lui dépêche Mac Lean pour assurer une liaison entre les Alliés et les rebelles. Il devient l'homme de confiance du futur maréchal et exerce pendant dix-huit mois les fonctions de conseiller auprès de lui. Tito a mené la vie d'un révolutionnaire professionnel ; il est tout dévoué à l'Internationale communiste. Mais il apparaît tout de suite comme un homme loyal et capable d'un sursaut d'indépendance. Fitzroy Mac Lean nous apprend que son surnom, Tito (son vrai nom est Josip Broz), vient de son habitude de distribuer le travail en disant : « Toi, tu feras cela ; toi, ceci » (en serbo-croate : *Ti to ; Ti, to*).

Son récit est certainement le plus complet que nous possédions sur le drame mouvementé qui amena la libération de la Yougoslavie et fit la fortune politique de Tito.

L'ORGANISATION DÉFENSIVE DE L'EUROPE :

Henry Peyret, *le Réarmement et la Paix* (S. E. F. I., collection de « l'Economie », 188 pages). Auteur d'études économiques qui font autorité, M. Henry Peyret analyse ici les événements qui ont jalonné six années de guerre froide et amené les Etats-Unis à lier leur sécurité à celle de l'Europe. Dans un exposé très dense et qu'éclairent de nombreux tableaux il explique la structure et le fonctionnement de la N. A. T. O. (Nord Atlantic Treaty Organisation) et compare les efforts fournis par les Etats occidentaux pour la défense commune en ce qui concerne les cadres, les effectifs, le matériel et le financement.

A la fin de 1951 les forces terrestres représentent vingt-six divisions ; les prévisions portent sur quarante-trois divisions et 19.500 avions. On croit savoir que l'Union soviétique dispose de 170 à 180 divisions (dont un tiers blindées et un tiers motorisées), auxquelles il faut ajouter les armées des satellites, en voie de réorganisation, qui s'élèveraient à un million et demi d'hommes. La disproportion reste énorme.

Deux périls intérieurs sont à conjurer : la pénurie des produits de base et l'inflation. Un pays désarmé est une proie tentante pour l'agresseur, mais un pays où le réarmement absorbe une part trop large des forces vives et des ressources de la nation s'expose à des troubles sociaux. D'où la nécessité d'un équilibre entre le secteur militaire et le secteur civil. C'est tout le problème de l'Europe libre.

Albert Mousset.

COURRIER MUSICAL

Festivals 1952

Voici que le théâtre des Champs-Elysées s'ouvre pour la présentation en synthèse de *l'Œuvre du XX^e siècle* sous l'égide du « Congrès pour la liberté de la culture », série grandiose où défilent des œuvres-clés et de prestigieuses vedettes : Stravinski et Benjamin Britten, Bruno Walter, Charles Münch, Pierre Monteux, Ansermet, le New-York City Ballet, l'orchestre de Boston, l'Opéra de Vienne et les chœurs Sainte-Cécile de Rome.

Bordeaux pour son festival du 15 au 25 mai profitera de la venue en France de l'orchestre de Boston. Le Grand Théâtre donnera, en outre, la *Salomé* de Richard Strauss, et la compagnie du « Grenier de Toulouse » présentera sa création originale de *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, tandis que s'ouvrira pour deux mois l'exposition des peintres primitifs méditerranéens.

Après Bordeaux, Strasbourg se placera pour sa traditionnelle quinzaine musicale de juin sous le signe des grands classiques : Bach, Haydn, Mozart et Beethoven. Puis Lyon-Charbonnières du 20 juin au 10 juillet se consacrera presque exclusivement à l'art dramatique, avec l'*Amphitryon* de Molière, la *Jeanne d'Arc* de Péguy et l'*Œdipe* de Sophocle, auxquels les théâtres antiques de Fourvière serviront de cadre. Néanmoins la musique y sera présente, avec le *Martyre de saint Sébastien*, de d'Annunzio et Debussy, et la peinture aussi, avec l'exposition Renoir.

Dès la seconde quinzaine de juillet Aix-en-Provence donnera rendez-vous, cour du palais de l'Archevêché, aux fidèles de Mozart et de la musique dramatique, avec la reprise de *Don Juan*, la présentation des *Noces* et la résurrection de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck sous les traits de Patricia Neway.

Bien que Bayreuth annonce sa reprise du festival wagnérien pour le 23 juillet, le mois d'août reste acquis aux festivals étrangers. Peu de jours après Bayreuth, Salzbourg, plate-forme musicale de l'Europe, ouvrira ses portes aux mozartiens fervents ; puis Lucerne, lieu de rencontres internationales, la suivra de près.

Ce n'est qu'en septembre que Besançon donnera, comme les années passées, le départ de ses fêtes musicales, auxquelles travaille déjà toute la ville et qui nous promettent une belle attraction : le nouveau concours des jeunes chefs d'orchestre.

L. Maurice-Amour.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 13 mai
21 h. (Kiesgende Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
GOLDEN AGE SINGERS
ensemble vocal anglais

NOUVELLES RELIGIEUSES

Jour J... Heure H... L'« OPÉRATION PINCEAU » a quitté sa base de départ : la place du Tertre

Le départ de l'« opération Pinceau » a été donné le 21 avril sur la place du Tertre. Organisée par le Secours catholique, cette « opération » est constituée par une caravane. Celle-ci parcourt Paris, puis la province pour recueillir l'outillage et les matières premières nécessaires aux équipes bénévoles qui ont entrepris la remise en état des logis délabrés.

Mgr Rodhain, qu'entouraient le général Godchèvre et ses collaborateurs du Secours catholique, fut accueilli par M. Lelandais, maire du XVIII^e, et ses adjoints. Mais la cérémonie n'eut rien de solennel. Le lieu imposait la présence d'une certaine fantaisie montmartroise. Celle-ci fut représentée par plusieurs artistes, dont Bourvil et Bordas, que l'on voit apposant leur signature sur l'un des camions.

NÉCROLOGIE

Le docteur Julien Besançon

Une figure fort pittoresque vient de disparaître avec le docteur Julien Besançon, qui s'est éteint doucement à l'âge de quatre-vingt-douze ans, quelque cinquante ans avant l'âge qu'il s'était lui-même fixé pour quitter ce monde. Car le docteur Besançon prétendait que l'homme est fait pour atteindre cent quarante ans. Et le défunt avait conquis la notoriété grâce aux livres dans lesquels il exposait ses théories. Ses recettes de longévité consistaient essentiellement à user largement des plaisirs de ce monde. Il conserva du moins jusqu'à la fin une étonnante vitalité. Mais, plutôt que l'effet, n'était-elle pas la cause de ses vues non conformistes sur la médecine ?

LES ENTRETIENS CULTURELS FRANCO-ITALIENS

Les Entretiens culturels franco-italiens définissent suffisamment par leur titre la mission qu'ils ont assumée. L'ambassade d'Italie leur accorde un concours efficace. On leur doit déjà de fort intéressantes soirées, au cours desquelles se sont fait entendre quelques-unes des meilleures formations musicales d'Italie. C'est ainsi qu'il a été permis à un public choisi d'apprécier les mérites du remarquable quatuor de la Radio de Rome et ceux de l'orchestre à cordes de Milan, que conduit avec une fougue vibrante le violoniste Michelangelo Abbado. Les programmes, sans négliger les compositeurs contemporains, puisent largement dans le trésor de la musique classique italienne. Ils ont parfois valeur de résurrection lorsque, par exemple, M. Jean Witold consacre un concert aux œuvres d'Albinoni, injustement tombé dans l'oubli. Les Entretiens culturels ne bornent pas leur activité à la musique. Ils accueillent écrivains et savants. Ainsi M. Roberto Weiss, professeur à l'Université de Londres, a donné à l'Institut d'études italiennes une remarquable conférence sur *les Origines de l'humanisme*.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

DEGALLAIX, qui est mort l'an dernier, était un peintre méconnu, dont le talent apparaît de nos jours. Très apprécié d'Apollinaire et du décorateur Rulhman, c'était un « fils de roi », comme disait Gobineau.

Elève de Bonnat, l'homme du Noir, Degallaix fut, par antinomie, l'homme du Blanc. Son art sain, direct, sincère, le montre épris de la beauté et de l' « agonie silencieuse » des fleurs. Dans ses *Vues de Venise*, irréelles, il y a comme une prolongation de Watteau. Il a senti l'éphémère, et son exposition de Galliera le révèle un peintre, un vrai.

RIÈRA vient d'exposer à la Galerie de l'Elysée une série de paysages qui attestent le sentiment poétique de leur auteur. L'artiste est naturaliste, bien que pour lui la nature ne soit qu'un moyen et qu'il cherche à recréer un univers aux

RIÈRA. — *Environs de Girouard.*

tonalités subtiles et raffinées de verts tendres, de roses et d'ocres.

Ainsi de ses toiles se dégage plutôt l' « idée » que Rièra se fait d'un site : il en prend les éléments essentiels, mais il le poétise par sa vision intérieure, sensible et personnelle.

MAURICE SÉRULLAZ.

R. Quillery expose actuellement dans un bar de la rive gauche. Nous reproduisons ici *A l'île Saint-Honorat*, l'une des toiles les plus significatives de cet artiste, où s'exprime le mieux son goût du dessin net et des volumes d'un relief vigoureux.

RECTIFICATIF

En couverture de notre numéro 324 du 29 décembre 1951 nous publiions une photographie prise à la réception offerte par les Assemblées aux délégués des Nations Unies. Notre document montrait le président Herriot en compagnie de M. Padilla Nervo et de Mme Figueroa. Le titre de « déléguée du Brésil » fut, par une erreur dont nous nous excusons vivement, attribué à Mme Figueroa, qui, on le sait, représentait le Chili.

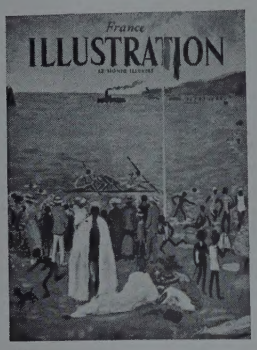
LES SPECTACLES

UNE VRAIE FOLIE
serait de ne pas louer pour
UNE VRAIE FOLIE
l'énorme succès des
Folies-Bergère
Location 13 jours à l'avance

Samedi prochain 10 Mai

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL DE

PRINTEMPS



MAGIE DE L'EAU

Des signatures : MM. Georges Duhamel, Maurice Genevoix, Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie française ; Alexandre Arnoux, de l'Académie Goncourt ; Pierre Chevrillon.

COUVERTURE DE VAN DONGEN

Nombreuses pages et hors-texte en couleurs

Un numéro animé

RETENEZ-LE DÈS AUJOURD'HUI CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Un horoscope original

FANÉLY REVOIL assure avec une verve étonnante l'originale rubrique : *Petite Etoile du destin*. Elle dévoile à ses nombreux admirateurs les tendances de leur caractère d'après le signe sous lequel ils sont nés. Des chansons, exprimées de sa voix pure, soulignent joyeusement ces commentaires et sont en corrélation avec le thème du mois : *le Taureau*. Un texte de Montherlant est lu pendant quelques instants, l'orchestre joue sous la direction d'Henri Poussigue. Le rôle tenu par le taureau dans les sacrifices antiques, la place qu'il occupe au soleil en Espagne, l'hommage qui lui est rendu en le sculptant comme figure de proue forment autant de petits récits émaillés d'airs entraînants. Voilà une initiative qui élargit singulièrement le champ habituel des horoscopes et offre l'attrait de la nouveauté.

Pèlerinage à Vézelay

L'ÉMISSION consacrée à un haut lieu de France par la Radiodiffusion et Télévision françaises, familièrement abrégées en R. T. F., est chargée d'enseignements. Bernard Zimmer prouve son érudition en évoquant la place tenue dans l'histoire par Vézelay. Le fond, bien documenté, de cette rubrique est instructif ; la forme, d'une qualité rare. En effet, les protagonistes emploient de très heureux artifices pour éviter l'écueil de la conférence, trop emphatique, ou de la causerie, monotone. Ils ont le souci du mouvement, présentent des touristes qui vont et viennent ; leurs voix s'éloignent et se rapprochent, s'élèvent puis baissent de ton. Voici les voyageurs dans une vallée qui a l'aspect d'une cuvette et fait office de haut-parleur ; on entend aussitôt résonner l'écho. Devant le paysage historique où plusieurs croisades furent prêchées quelques précieux renseignements sont donnés. L'image de Théodore de Bèze, né dans cette cité aux vastes souterrains, est associée à la pittoresque promenade. Le chant des oiseaux et un bruitage rationnel accentuent l'intérêt d'une rubrique qui se classe, grâce à ses animateurs, Bernard Zimmer, Julien Bertheau, Micheline Boudet, Jean Yonnel, au premier rang de la production internationale contemporaine. Elle oriente les recherches des créateurs de pièces pour le théâtre des ondes et doit leur servir de modèle.

W.-L. LANDOWSKI.

COURRIER DE LA DANSE

Ballets de Barcelone
Théâtre des Champs-Élysées

Que des danseurs porteurs de torches bondissent plus haut que le feu dans un village de Catalogne, que des jeunes filles en mantille se dressent jusqu'aux sommets de leur joie, marchant sur une pointe extrême, et nous sommes dans l'Insolite !

Toutes les transpositions du folklore en classique sont insolites, mais plus particulièrement aujourd'hui ces sardanes et cette danse des bâtons que présentent les danseurs de Barcelone. Leurs *Goyescas* sont une véritable merveille. Les danseurs atteignent la finesse, l'élégance, la spiritualité souriante.

La troupe manque d'étoiles. Rosita Ségovia danse bien, mais son partenaire Juan Magrina est sans doute meilleur chorégraphe que danseur. L'ensemble, merveilleusement discipliné, fut primé au concours national de Madrid.

MARTINE CADIEU.

Pied de table en bronze incrusté d'or et d'argent du début de l'époque Han (IIe siècle avant notre ère). Cette pièce rare fait partie de la collection des objets de Chine de haute époque appartenant au marquis de Ganay, qui sera dispersée le 7 mai prochain à l'Hôtel Drouot par les soins de Me Ader et Rheims, assistés de M. Beurdeley, expert. Depuis plus de vingt ans (vente Homberg, 1931), un pareil ensemble n'a été mis en vente ; faisons le vœu que toutes ces pièces rarissimes ne quittent pas la France.

SURPLUS D'ÉDITEURS
Livres neufs val. 500 francs depuis 75 francs. Catalogue 32 pages 2.000 titres sur demande. Sté E. L. J. M. (364), 79, Gde-Rue, POITIERS.

● **PALAIS DE LA MÉDITERRANÉE**

Avec la couronne de son Casino le plus somptueux de France, l'écharpe scintillante de ses Hôtels de qualité, toujours en fête,

NICE
veut dire Beauté
fleurs, plaisirs, luxe, confort, sous un ciel azuré.

NÉGRESCO
RUHL
PLAZA
ROYAL
ANGLETERRE
ATLANTIC
SPLENDID
MONDIAL

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

Le centenaire de la mort de Récamier

A QUOI tient la célébrité ? Parlez de Récamier, et l'on entendra Mme Récamier. Nous ne voulons pas chicaner une juste renommée ni souligner ce qu'elle doit à un illustre historien. Mais en juin 1852 mourait le docteur Récamier, médecin chef et chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris et certainement un des plus grands noms de la chirurgie française, rival de Dupuytren, personnalité aussi forte et sans doute aussi grande. Il faut nous placer par l'esprit dans la situation du chirurgien de la première moitié du XIXe siècle. Presque sans connaissance de la physiologie, sans asepsie, sans anesthésie, un homme comme Récamier découvrait la maladie, l'individualisait et, de toutes pièces, en inventait le traitement. Il n'est pas excessif de le considérer comme un des fondateurs de la gynécologie clinique et opératoire, mais aucune partie de la chirurgie ne lui fut étrangère. Il sut intervenir sur des pleurésies purulentes et sur des kystes hydatiques et obtenir la guérison.

L'homme n'est pas moins attachant que le médecin : monarchiste et libéral, catholique et social, il montra constamment une indépendance extrême, à laquelle, à l'occasion, il sacrifia son intérêt matériel.

Il est donc bien naturel que le docteur Louis Sauvé, chirurgien honoraire des hôpitaux de Paris, veuille fêter dignement la mémoire de Récamier à l'occasion du centenaire de la mort de celui-ci.

R.-J. M.

POUR LES TOURISTES GOURMETS

Le *Guide gastronomique de la France*, édition illustrée de 1952, vient de paraître. Parfaitement documenté sur les spécialités culinaires et les vins des régions de notre pays, le *Guide* contient cette année la description de « coins » insoupçonnés, dont les tables sont présentées de façon précise et pittoresque. Ce volume, dont la classification très simple (par départements) facilitera les recherches, doit rendre les plus grands services à tous ceux qui ne séparent pas les plaisirs du voyage des plaisirs de la table. (R. C. P. Edition, 37, rue Taitbout, Paris-IXe).

Frank Lloyd Wright, le célèbre architecte américain, lors de sa récente exposition à l'Ecole nationale des Beaux-Arts à Paris. On aperçoit derrière lui des photos de la magnifique tour-laboratoire qu'il a édifiée pour la Cire Johnson. En haut, à gauche : la tour en cours de construction. En bas, à droite : une des salles de la nouvelle usine Johnson.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Victoire française à Nice

QU'ON le veuille ou non, l'intérêt d'un concours hippique international se concentre toujours sur la Coupe des Nations. Dernière épreuve du tournoi, elle efface les classements antérieurs et laisse le public sur une impression de succès qui s'attache pour un temps à l'équipe ayant remporté le trophée. C'est ce qui s'est passé à Nice, où nos cavaliers, sous les ordres du lieutenant-colonel Cavaillé (M. Jonquères d'Oriola montant Aiglonne, le chevalier d'Orgeix, Arlequin D, le lieutenant du Breuil, Tourbillon, et le lieutenant Lefrant, Vézelise), prirent le meilleur devant quatre nations participantes : Espagne, Chili, Irlande, Portugal. Les conditions de l'épreuve sont connues, quatre représentants par pays disposant chacun d'un seul cheval accomplissent deux fois un même parcours de 800 mètres et de quatorze obstacles à la vitesse de 400 mètres à la minute.

Au premier tour les Français alignèrent des tracés fulgurants. Arlequin D marque un quart de point, Vézelise est sans faute, Aiglonne n'a qu'une peccadille, tandis que Tourbillon, en pleine forme, passe indemne le fil d'arrivée. En revanche, une seule performance semblable chez nos concurrents, celle du capitaine chilien Larraguibel. Les Espagnols accusent une baisse de régime, en dépit des efforts du commandant Garcia Cruz avec Quorum. Le Portugal ne semble plus dans le coup, la courageuse Irlande luttera jusqu'au bout.

Le second galop donne au début quelques inquiétudes pour nos couleurs. Arlequin se trompe, Vézelise, détraqué, touche trois fois. Mais Aiglonne et surtout Tourbillon fournissent deux échappées de grand style sans rien effleurer. Dès lors les jeux sont faits, malgré une belle défense des étrangers, en particulier du capitaine irlandais Magee, en selle sur Ballycotton. On ne peut rien contre la *furia francese*. Le drapeau tricolore monte au mât olympique. Nous gagnons devant l'Espagne et l'Irlande.

D'autre part, la réunion de Bordeaux, organisée par la S. H. F., s'est terminée par une coupe également très disputée. Après un barrage sévère M. Debled-Florin est en tête sur Ariel, propriété du docteur Bertrand, devant Univoltain, interprété avec verve par le colonel des Roches de Chassay. — TRÉ-HARDY.

AVIS FINANCIERS

B. N. C. I.

Les comptes de l'exercice 1951 font apparaître un bénéfice net de Fr. 124.924.448.

La répartition des bénéfices, qui sera soumise à la Commission de Contrôle des Banques, comportera le maintien à chaque part bénéficiaire de Fr. 63 net.

SOCIÉTÉ DES USINES CHIMIQUES RHONE-POULENC

La Société porte son capital de fr. 3.157.500.000 à fr. 4.210.000.000 par l'émission, à fr. 4.500, de 421.000 actions nouvelles de fr. 2.500 nominal, portant jouissance du 1er janvier 1952.

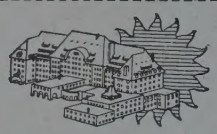
Les actionnaires peuvent souscrire à titre irréductible une action nouvelle pour trois actions regroupées de fr. 2.500 (ou pour 7.500 fr. de capital nominal représentés indifféremment par des actions de fr. 2.500 et de fr. 250 non encore regroupées), ainsi qu'à titre réductible.

Les souscriptions et versements sont reçus sans frais jusqu'au 9 mai 1952 inclus à la Société Générale, au Crédit Commercial de France, à la Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie, à la Banque de Paris et des Pays-Bas et au Crédit Lyonnais.

(B. A. L. O. du 24 mars 1952.)

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

HOTEL PARTICULIER, boul. Suchet, compren. 7 pces tout confort. Garage. Libre. Px 13.700.000. NEVEU, 19, r. Saint-Saëns (15e). SUF. 54-48.



Venez cet été à Suvretta Haus, St-Moritz. Tous les sports sous le soleil et à l'air vivifiant des Alpes, Dancing, Cabaret, Galas dansants, cuisine renommée. Pension complète 26 Frs Suisses par jour. Location aux Agences de Voyage ou directement à
SUVRETTA HAUS
ST. MORITZ, SUISSE
3

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT

Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice Ttes les joies de l'été - Son site - Sa piscine - Sa plage

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL (Finistère)
HOTEL JAOUEN
Pension Avril-Mai-Juin
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

1605 1605

VERTE OU JAUNE
laquelle
préférez-vous ?
Gde CHARTREUSE
FABRICATION DES PÈRES CHARTREUX

SAMEDI-SOIR
L'HEBDOMADAIRE
DE CLASSE

MOI,
je ne lis pas
la Publicité

N'empêche qu'en fait j'utilise cent fois le jour ce qu'elle me propose... Tout ce qui se crée de nouveau - pour ma satisfaction - m'est connu par la publicité. Cela vaut la peine d'y être attentif.

la PUBLICITÉ
FAIT ACHETER mieux
FAIT VIVRE

Cliché JOURNAL DE LA PUBLICITÉ

VOUS avez vu cette annonce et 15 Millions de lecteurs de la Presse Française la liront. La PRESSE porte la PUBLICITÉ à la connaissance du plus grand nombre.

Palais de l'Automobile et du Cycle
Section du Matériel de Bureau
Grande Section de l'Alimentation
Pavillon de l'Union Française
Participations étrangères
Section de la Mécanique
Salon de l'Ameublement
Salon de la Radio - Salon de l'Artisanat

DU 8 AU 23 JUIN
XXXIe
FOIRE
internationale de
BORDEAUX
GRANDE SEMAINE AGRICOLE DU 15 AU 23 JUIN

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.